

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



UNE PAGE D'HISTOIRE

Ecrive avec les sueurs du travail, dans l'élan du patriotisme et du dévouement, elle sera toujours lue avec bonheur et admiration par nos petits neveux.

Depuis un demi-siècle, nous vivions glorieux de notre passé, mais anxieux pour l'avenir. Il nous semblait que notre histoire avait eu ses pages les plus glorieuses, les plus héroïques. Nos aïeux y avaient inscrit leurs exploits, et notre enthousiasme à la lecture de nos annales n'allait pas jusqu'à espérer des jours aussi beaux, aussi poétiques que ceux où Dulac, Levis, Montcalm, DeSalaberry, Papineau, Bédard, avaient écrit avec leur sang ou avec leur plume éloquente l'histoire de leurs luttes sur les champs de batailles ou dans l'enceinte des parlements.

Et cependant les Canadiens-Français viennent d'écrire cette page brillante, qui fait presque pâlir celles que nous admirions le plus jusqu'aujourd'hui.

Le 24 juin 1874 est une journée à jamais mémorable dans l'histoire de la race française en Amérique.

Réunir, à une date fixe, les représentants d'un peuple dispersé sur l'étendue d'un immense continent; quinze mille hommes marchant religieusement en procession; deux jours de fête, au sein d'une ville de 150 mille habitants, visitée par plus de 60 mille étrangers, sans bruit, sans ivresse, avec une harmonie, une entente, une cordialité, un patriotisme admirables; l'ouvrier sympathisant avec l'homme de profession, l'enfant du travail donnant la poignée de main fraternelle à l'enfant de la pensée: voilà la belle page d'histoire que les Canadiens-Français, instruits comme ignorants (car tous ce jour-là étaient auteurs), ont écrite le 24 juin 1874.

Vous tous, compatriotes qui avez pris part à la grande fête, rappelez-vous toujours que le spectacle nouveau et unique que vous avez donné au monde entier, doit être perpétué.

Nous nous sommes réunis ensemble, Canadiens-Français, pour prouver que notre élément national était toujours fort, malgré sa dispersion, par notre attachement à ses principes constitutifs qui sont la foi catholique et l'idiôme de la France.

Bien qu'inférieurs en nombre, nous sommes les aînés de l'Amérique, et nous avons voulu démontrer que nous n'avons pas perdu ce droit d'aînesse dans le domaine des idées et des principes; nous avons réussi.

Cette grande réunion a déjà produit des résultats, elle en produira encore davantage. Elle nous a fait connaître les uns aux autres.

Nos compatriotes des Etats-Unis ont fait battre de joie et d'orgueil national le cœur de leurs frères du pays, et ceux-ci ont acquis à jamais l'estime et la confiance fraternelle de leurs frères émigrés.

C'en est fini, plus de récriminations, plus d'injustes opinions à notre égard, frères du Canada. Vous avez ausculté nos poitrines et vous y avez senti battre un cœur loyal, un cœur Canadien. Vous avez pressé nos mains dans les vôtres, et vous avez senti la chaleur de notre sang qui est le vôtre et qui non plus que le vôtre ne mentira à sa voix, qui est celle de l'honneur national et du dévouement envers l'Eglise. Nous sommes vos frères, ne l'oubliez jamais.

De notre côté, vous qui, depuis plusieurs années, apparaissiez à nos regards à travers les prismes du préjugé,

comme nos contempteurs et nos calomnieurs, nous vous avons compris. Nous vous connaissons et nous vous aimons. L'accueil que vous nous avez fait a été cordial, fraternel, votre réception a été brillante.

Frères de la patrie, nos mains se sont entrelacées le jour de la St. Jean-Baptiste, que cette étreinte soit éternelle.

Unissons-nous, ferrons nos rangs.

Rappelez-vous, compatriotes du Canada, que vous êtes nos frères aînés. Si vous avez conservé le patrimoine des aïeux, vous n'en devez que plus à vos frères cadets qui ont laissé la demeure paternelle; et de notre côté, nous, les jeunes, nous vous aimerons et respecterons d'autant plus que vous nous démontrerez plus de fraternité.

Soyons à jamais unis. C'est là le corollaire de notre grande fête, car le 24 juin 1874 ne doit pas être qu'un souvenir historique, il doit nous servir de leçon.

Fils éloignés d'une même patrie,
Par le destin séparés, dispersés,
Bénédissons tous cette mère chérie,
Sa vieille gloire et ses beaux jours passés.
Laissons l'envie attaquer la bannière
Qui nous guida vers l'immortalité.
Pour la patrie ayons une prière,
Et parmi nous de la fraternité.

FERD. GAGNON.

LES CIRQUES

Le nommé Barnum est plus célèbre au dix-neuvième siècle que l'empereur d'Allemagne; il est devenu le grand homme des masses pour avoir mieux compris qu'aucun autre l'incurable naïveté des peuples et le désir toujours persistant parmi les humains de voir l'éléphant; c'est l'homme populaire par excellence, car si l'univers gagne son pain, il donne des cirques à l'univers: s'il eut vécu à Rome sous l'empire, il aurait organisé tant de fêtes que l'imbécile populace aurait oublié ses tiraillements d'estomac, et Caligula l'aurait élevé à la dignité de consul.

Barnum a honoré Montréal de sa visite, croyant sans doute que pour être Canadien l'on n'en est pas moins homme. Les journaux avaient annoncé bien à l'avance ce grand événement; on en parlait dans la cité et le faubourg, à la campagne, dans les palais comme sous le chaume. On se passait la gazette de main en main, on faisait ses réflexions sur le portrait du héros qui orne l'annonce, et l'on était fier d'apprendre tout d'abord que "Barnum sera positivement présent en personne à chaque représentation."

Et puis quel appât! "Ménagerie et merveille du monde."—"Plus de 1,000 hommes et chevaux."

Remarquez cet art; il met les hommes avant les bêtes; on reconnaît là le maître des ménageries.

"La presse la proclame l'exposition du monde dont la grandeur toujours croissante ne peut être décrite sur le papier ni pleinement appréciée quand on la voit."—Si la presse dit cela d'une manière tellement positive et dans ce style remarquable, ce doit être vrai. C'est si beau, ce bataillon-là, que cela dépasse même la capacité d'appréciation des plus futés!

"100,000 curiosités extraordinaires."—Toutes les femmes iront voir cela, les hommes suivront. Cent mille, ni plus ni moins.

"Institut Polytechnique...." Quelque chose sans doute

comme l'Académie Française? non..... "mû par la vapeur."—Cet institut à la vapeur fait rêver; c'est peut-être le dernier mot du progrès moderne.

Viennent ensuite plusieurs gravures: des hommes à grandes plumes, une bête à grande queue, une autre à grand cou, et l'éléphant traditionnel.

Ensuite, "nombre infini de curiosités dont M. Barnum a le monopole."—Ce nombre infini est en sus de 100,000 autres, dont M. Barnum n'a peut-être pas le monopole.

"L'Amiral Dot," un personnage remarquable "qui a 16 ans et 25 pouces," "le pygmée entre les nains," ou même peut-être le nain entre les pygmées. Il vient de l'Eldorado, ce qui prouverait au besoin que tout ne pousse pas à souhait dans ce pays-là.

"Les fameux et féroces cannibales Fiji, seuls représentants dans la chrétienté de leur race infernale."—Chrétienté, infernale: ces deux mots placés là valent tout l'Eldorado, la patrie de l'Amiral.

"Trois constellations de célébrités de cirque."—Qu'est-ce que cela peut bien être?

"Le tout comprenant un million de piastres de dépenses et \$5000 par jour dont l'arrivée est signalée par la plus imposante caravane que la terre ait jamais vue."—Après cela il ne reste plus rien à dire. Mais si, vraiment:

"C'est la seule exposition préconisée et approuvée par la presse religieuse et patronnée par le clergé!!!"—Voir une infinité de curiosités, de constellations, et cætera, et sauver son âme, le tout moyennant 50 sous, c'est pour rien, en vérité.

Finale: "le cirque sera à Cornwall le 10 juillet."—Il faut que Barnum tienne cette petite ville en grande estime pour aller y dépenser ainsi \$5 000 par jour.

Et tout le monde est allé au cirque, grandes dames et petites dames, gros bonnets de la bourgeoisie et voyous incurables de la banlieue, négociants, avocats, mécontents, avec leurs femmes et leurs jeunes demoiselles. Ils ont tous vu avec des yeux ébahis le demi-quart des merveilles annoncées par le roi du puffisme, et il n'ont pas songé à se dire qu'ils étaient volés: ils sont dupes et contents; contents d'avoir donné à leur famille un spectacle moralisateur, une leçon d'art si évidemment propre à élever les sentiments, à diriger l'âme vers l'idéal, à compléter l'éducation première, à donner des goûts distingués!

Inutile de dire que ce cirque n'est pas celui de Barnum, lequel n'a pas bougé de New-York; mais Barnum lui-même était là "positivement présent en personne." C'était la principale curiosité de la ménagerie. Et cette curiosité a fait un discours. "Depuis quarante ans, a-t-elle dit, je me voue au grand œuvre de l'amusement et de l'instruction du peuple....." Evidemment nous sommes de plus en plus volés. On pouvait croire cependant que ce parfait appréciateur de la bêtise humaine était un blagueur d'un genre différent.

Ce que le cirque en question contenait de plus instructif, c'est un singe faisant des cabrioles sur la corde tendue, dans une arène voisine de celle où deux hommes forts exécutaient les mêmes exercices. On se demandait si le singe imitait ou si les hommes singeaient, et l'on a fini par se convaincre que le singe l'emportait par le naturel et la grâce de ses contorsions, ce qui prouve qu'au cirque l'homme est un quadrumane inférieur.

Nous avons eu à Montréal, la semaine dernière, une troupe d'opéra qui a donné Faust, Martha, Il Trovatore.

Les artistes étaient de bonne force, sans être de première volée, et ils ont fait de jolies recettes. Mais leur succès n'est rien comparé à celui du Cirque. Combien de gens sont allés voir les acrobates et n'ont pas même eu l'idée d'aller entendre le chef-d'œuvre de Verdi!

On admirait l'autre soir à l'Opéra, une jeune fille à l'air mélancolique, au regard inspiré, écoutant les délicieuses mélodies de *Martha*. Un poète qui était là l'observait avec émotion et sentait la rime lui monter au cœur. Le lendemain il retrouva la même mélancolie inspirée devant un trapèze, et il oublia ses rimes.

Combien d'argent un cirque enlève-t-il à notre ville? Si vous voulez n'en jamais avoir une idée, essayez une souscription pour élever un monument à la mémoire de Jacques-Cartier ou pour sauver de la misère un artiste de génie.

OSCAR DUNN.

SOUVENIRS DE LA ST. JEAN-BAPTISTE

II

LE PALAIS DE CRISTAL

Ce vaste édifice dont le nom, mais le nom seul, hélas! rappelle une de ces merveilles de l'architecture contemporaine que les visiteurs de la première exposition de Londres admirèrent là-bas, a eu ici des destinations bien diverses.

C'est à l'occasion des fêtes données par la ville de Montréal à S. A. R. le Prince de Galles, lors de sa visite au Canada, que cette réduction géométrique du palais de Kensington sortit de terre.

Aujourd'hui, terrain et bâtisse sont l'objet d'un litige entre la Chambre des Arts et Manufactures et l'Université McGill. Celle-ci réclame un droit de propriété que celle-là conteste: toutes deux, bien entendu, alléguant à l'appui de leur cause les meilleures raisons du monde. La justice sera sans doute appelée à trancher le différend, et nous connaissons alors les noms des nouveaux propriétaires. L'immeuble vaut la peine d'une dispute, car une offre de \$80,000 a déjà été faite pour son acquisition.

Le Palais de Cristal redevint en 1868 le local destiné aux produits industriels de l'Exposition Provinciale; délaissé et bien à tort, selon nous, aux expositions suivantes, le départ des troupes anglaises le transforma en une sorte de magasin de matériel d'artillerie.

Il a fallu la démonstration du 24 juin pour l'utiliser de nouveau et apporter sous ces voûtes, depuis longtemps silencieuses, le mouvement et la vie.

Le comité général d'organisation de la St. Jean-Baptiste ayant offert l'hospitalité aux corps de musique des Etats-Unis, dut prendre les moyens de recevoir dignement ses hôtes.

M. Ethier, restaurateur bien connu de notre ville, se chargea, moyennant la modique redevance de \$1 par jour et par tête, de la nourriture et du coucher de plus de 700 musiciens, leurs instruments compris.

Une semblable entreprise est assez facile sur le papier: on mesure son terrain, on le divise en carrés égaux; on calcule le nombre de pieds de bois ou de toile; on note la quantité de pain, de viande, de légumes; ce qu'il faut de garçons de service, de vaisselle, etc., etc.

Mais lorsqu'il s'agit de réduire en quantités concrètes les abstractions de l'arithmétique, alors commencent les difficultés. Les chiffres muets, indifférents, de leur nature, se laissent faire, tandis que les hommes bruyants et égoïstes, parlent et exigent.

Remarquons d'abord, qu'en outre des 1048 pensionnaires du Palais de Cristal, M. Ethier, avait à servir le soir du premier jour, à l'Hôtel-de-Ville, un banquet de 1200 couverts.

La décoration de la salle du marché Bonsecours et du Palais de Cristal étaient à la charge de l'entrepreneur.

Pensant que le public serait curieux de connaître par le menu, ce que demande de soins et de détails la réalisation de ces fêtes, nous avons cru devoir lui communiquer le résultat de nos informations. Cela équivaut à l'introduire dans les coulisses après la chute du rideau.

La seule décoration des salles a exigé une masse énorme de verdure: jeunes arbustes, branches de feuillage, guirlandes etc. Deux wagons chargés ont à peine suffi pour amener de St. Jean d'Iberville les tapisseries verdoyantes qui ornaient les murs de la salle du banquet et les galeries du Palais de Cristal.

La terre canadienne, en livrant ainsi les arbustes de ses forêts et les fleurs de ses jardins, s'est associée aux réjouissances de ses enfants, et la nature a contribué à sa manière à la fête du pays.

Les tentures, les banderolles, les drapeaux, les bandières, ont dévoré plus de soixante-trois pièces de flanelle de cinquante verges chacune; de quoi faire un fonds de magasin.

Afin de remplir les conditions de son contrat, M. Ethier avait fait venir de New-York trois cuisiniers, spéciale-

ment engagés pour la circonstance, et monté trois fourneaux monstres, dont deux au Palais de Cristal, et un au marché Bonsecours.

La masse de vaisselle réclamée pour le service, et fournie par la maison J. L. Cassidy représentait une valeur intrinsèque de neuf mille piastres; les couteaux, les cuillers, les fourchettes, près de sept cents piastres. Plus de six cents douzaines d'assiettes, et plus de huit cents douzaines de verres de tout format ont, avec deux cents douzaines de tasses, passé par les mains de cent cinquante garçons de service.

La valeur des nappes et des serviettes employées se chiffre à peine avec sept cents piastres.

Le rez-de-chaussée du Palais de Cristal, transformé en un immense réfectoire, était sous son toit vitré six tables parallèles de quatre-vingt seize couverts chacune; une autre table, occupant toute la longueur de l'édifice, permettait, avec celles déjà mentionnées, à plus de sept cents convives de manger et boire à l'aise, à la santé de St. Jean-Baptiste.

Trois repas étaient servis dans la même journée au Palais de Cristal. Le déjeuner, vu l'heure matinale de la procession du 24, et la nécessité d'une répétition d'ensemble pour les corps de musique le 25, avaient lieu de 5 à 6½ heures du matin; le dîner à 3½ heures, et le souper de 6 à 7 heures de l'après-midi. Le premier et le dernier de ces repas se composaient de mets froids, arrosés, suivant les goûts, de thé ou de café à discrétion. Le dîner, par contre, était servi chaud, et la bière circulait à la ronde comme à la cour du roi Gambrinus, inventeur, à ce qu'assure la légende, de ce breuvage délectable. Chaque jour voyait disparaître là, comme une muscade sous un gobelet, six cents livres de viande, vingt jambons, cent livres de café, cinquante livres de thé; et chaque repas engloutissait six minots de pommes de terre!

Soixante garçons, aidés par un petit charriot à deux roues, sur le plateau duquel on avait disposé plusieurs plats, circulaient le long des tables, et permettaient de remplir les assiettes avec une rapidité égale à celle que les convives mettaient à les vider.

Afin d'éviter la confusion, l'encombrement, tous les sièges avaient été numérotés, et chaque convive, muni d'une carte portant un numéro, trouvait sa place sans aucune peine.

Les estomacs étant aussi capricieux que les cerveaux, on devait s'attendre à quelques critiques sur le menu: il y en eût en effet. A ce sujet, un incident.

Le second jour de la fête M. Ethier expédia au Palais de Cristal les reliefs d'une magnifique galantine sortie inviolée du banquet. Au dîner, un des difficiles ne put se contenir à la vue de ce plat nouveau pour lui: Appelez M. Ethier, fit-il à un garçon.

Le patron arrivant aussitôt: Qu'y a-t-il pour votre service?

—J'ai déjà réclamé, hier, pour l'ordinaire; mais aujourd'hui, M. Ethier, c'est trop fort! Voyez donc ce qu'on nous sert? Et il désignait dédaigneusement du bout du couteau une tranche de galantine sur son assiette.

—C'est pris comme dans un pain, et il y a des morceaux de charbon!

A ces mots, les rires de ses camarades dispensèrent le patron de répondre. Le malheureux avait pris les truffes pour des fragments de charbon.

Le fabuliste l'a bien dit:

«Est bien fou de cerveau qui prétend contenter tout le monde et son père!»

Rien de gai, de frais, d'avenant, comme l'aspect de cette immense salle à manger, étendant ses tables couvertes de nappes blanches, chargées de plats fumants, de faïence, de fleurs et de cristaux, sous un plafond mobile de drapeaux, de banderolles, d'oriflammes, de guirlandes suspendues à la voûte ou courant le long des galeries; sur les côtés, le feuillage des arbustes régulièrement espacés, faisaient comme deux murs de verdure; la lumière en tombant par ondées, colorait de mille nuances ces décorations que les jets du gaz faisaient briller le soir d'un éclat tout fantastique. Ajoutez à cette joie des yeux le bruit des conversations, le cliquetis des fourchettes, les notes cristallines des verres, l'appel des garçons, les gestes animés des uns, la mastication silencieuse des autres, les éclats de rire de tous, et vous concevrez le spectacle unique et pittoresque que présentait le Palais de Cristal à l'heure d'un repas.

Ajoutons que six hommes préposés à la garde des effets des pensionnaires et du matériel de l'établissement, montaient nuit et jour une garde vigilante.

Le Palais de Cristal a non seulement servi de réfectoire mais encore de dortoir.

Pour ce qui regarde la fourniture des objets de literie nécessaires aux mille hommes qui devaient y dormir, ce sont MM. Larivière frères et H. Dubé qui y ont pourvu; et cela avec un soin, une conscience et une célérité rares, et dignes d'éloges.

Ce dortoir, comprenant mille lits, occupait une portion

du rez-de-chaussée et les deux galeries du Palais. Chaque couchette formée d'un cadre de bois, offrait au dormeur un excellent sommier fait au moyen de larges bandes de toile croisées, semblable au fond d'un lit de sangles. L'original de la disposition c'est que ces lits, bien que séparés, formaient un tout continu, comme un vaste lit de camp. Une épaisse couverture de laine constituait avec le traversin le complément de cette fourniture. Le nombre de planches de cinq à six pouces qu'exigeaient cette construction, atteint le chiffre de sept mille, et il n'est pas entré moins de trois mille soixante-et-dix verges de toile pour la confection des sommiers.

C'est grâce à l'obligeance du séminaire qu'on a pu disposer des mille couvertures de laine.

Mais la merveille du dortoir consistait dans le traversin inventé par un des membres du comité d'organisation, M. G. Boivin. Donner un oreiller à chacun, ou un traversin pour cinq ou dix hommes, aurait compliqué sans profit les frais et le travail. Qu'a fait l'ingénieur commissaire chargé de ce détail de la fête? Il a confectionné un traversin démocratique, on peut dire communiste, sur lequel chacun a reposé sa tête. Représentez-vous, bordant l'extrémité de chaque rangée de lits, un incommensurable rouleau de laine enveloppé de flanelle rouge, s'étendant à perte de vue et présentant à chaque tête sa surface cylindrique. C'était comme un immense boudin, dont les contours redressés n'auraient certainement pas eu moins d'un mille de longueur.

On nous informe que M. Boivin est fabricant de chaussures. A voir ce traversin nul ne se douterait que l'inventeur fabrique des souliers.

N'est-ce pas le cas ou jamais de dire que les extrêmes se touchent!

Outre la commodité de cet ustensile d'un nouveau genre, cette forme obviait à un inconvénient. Il devenait impossible aux hommes de se jeter en riant, comme c'est la coutume, leur traversin par la tête!

Durant la nuit qui précéda le 24 juin, c'est-à-dire la veille de la fête, on dormit peu au Palais de Cristal.

Presque à chaque heure il fallait recevoir, diriger et placer quelque corps de musique fraîchement débarqué. Alors, sous ces voûtes faiblement éclairées, les arrivants faisaient résonner, pour souhaiter la bienvenue à leurs confrères rivaux à demi endormis, les meilleurs airs de leur répertoire.

Ce fut cette nuit-là un va-et-vient, un mouvement perpétuel; une fois les positions désignées, les places reconnues, chacun se débarrassait de son bagage; ceux-ci disposaient avec des chocs métalliques leurs instruments d'un côté; ceux-là leurs sacs de voyage de l'autre; puis, à l'accent d'une voix, à l'éclat vibrant d'un rire connus, partaient d'ici de là des exclamations de surprise, des cris de joie; et, lorsque plusieurs amis se retrouvaient inopinément au milieu de ce caravansérail, le plaisir de la rencontre prenait des allures délirantes: la voix ne suffisait plus, on recourait à la chorégraphie; les interpellations partaient variées, pressantes, nombreuses: As-tu rencontré Pierre? Qu'est devenue Louise, sa mère? Le gros Joe travaille-t-il toujours à Worcester? etc., etc. Peu à peu, la fatigue aidant, les conversations cessaient, le silence s'établissait, quand tout à coup l'entrée d'une nouvelle troupe, fanfare en tête, recommençait le tapage et renouvelait la scène d'auparavant. Cela dura ainsi jusqu'au matin.

Dans la soirée du 24 juin, les émotions et les fatigues de cette première journée de fête mirent une sourdine aux éclats des manifestations nocturnes; ce fut un autre tableau. Les pensionnaires rentraient individuellement, ou par petits groupes, et gagnaient tranquillement leurs couchettes. Vers les trois heures du matin, on n'entendait plus que le bruit égal et régulier de la respiration des dormeurs, d'au milieu desquels se détachaient quelques ronflements sonores. Un calme parfait, un silence profond régnait dans l'enceinte, lorsque de la galerie supérieure s'échappa soudainement un cri suraigu; des profondeurs du rez-de-chaussée, une note grave et profonde lui répond. On s'éveille à ces bruits, chacun tend l'oreille, et plusieurs de s'écrier: Qu'y a-t-il? Qu'est-ce donc?

Point de réponse. Rien. Les éveillés se recouchent en maugréant. Au bout d'un moment, les deux notes reviennent suivies d'une cascade d'autres plus aiguës et plus pressées, auxquelles répondent celles plus graves de l'étage inférieur.

Quelques-uns qui ont reconnu la supercherie d'une clarinette et d'un trombone malveillants, sautent en bas du lit, et courent à leurs armes, nous voulons dire à leurs instruments. Qui prend sa caisse et bat le rappel, qui sonne son cornet et salue la Diane; celui-ci fait meugler son ophicléide, cet autre rossignoler son fifre. En un instant le dortoir est devenu une salle de répétition. C'est un vacarme effroyable. On ne dort plus, on souffle, on s'agit à qui mieux mieux. Le Palais de Cristal n'est plus l'asile du repos et du sommeil, c'est la caverne

d'Eole, l'ancre de Vulcain; c'est un épouvantable charivari, un chaos instrumental, capable d'assourdir un cyclope!

De guerre lasse, à bout de souffle, les combattants s'arrêtent d'un commun accord; ce fut le seul de la soirée dans cet orchestre. On s'appretait à recommencer l'aubade lorsque, comme disent les poètes, "l'Aurore aux doigts de rose vint entr'ouvrir les portes de l'Orient" et conseiller aux musiciens de réserver leurs forces pour le concert de ce même après-midi, à l'île Ste. Hélène.

Les membres des corps de musique venus à Montréal, en l'an de grâce 1874, peuvent, s'ils les ont lus, oublier les contes des Mille et une Nuits; ils n'oublieront jamais les nuits du Palais de Cristal!

A. ACHINTRE.

ACADEMIE COMMERCIALE CATHOLIQUE

Nous n'avons plus à faire l'éloge de cette institution, dont le progrès rapide prouve l'excellence; nous tenons seulement à reproduire deux des discours prononcés aux examens qui viennent d'y avoir lieu, celui de M. le Curé Rousselot et celui de l'honorable M. Ouimet. Le premier fait bien comprendre le genre d'enseignement adopté dans cette maison; le second laisse voir quelle sera la politique du cabinet local en matière d'éducation. Nous empruntons au *Nouveau Monde* l'analyse de l'un et de l'autre.

Après quelques considérations générales, M. le Curé s'exprime ainsi:

"Montréal possédait déjà depuis longtemps des institutions qui semblaient ne rien laisser à désirer, depuis les écoles primaires répandues sur tous les points de la Cité, et si habilement dirigées par les Chers Frères des écoles chrétiennes, jusqu'aux grands collèges et Séminaires, établis par un clergé tout dévoué aux intérêts du peuple Canadien, nous avions tout ce qu'il nous fallait pour préparer des prêtres, des avocats, des médecins, des notaires, etc., et des artisans. Sans doute Montréal a toujours compté un grand nombre d'hommes d'affaires et de marchands très-intelligents. Il suffit d'ouvrir les yeux pour s'en convaincre. Le génie et le talent commercial n'ont pas manqué. Mais il faut cependant avouer que nous avions besoin ici d'une grande école commerciale pour préparer les jeunes gens aux différentes branches de commerce; il y a plus, nous n'avions point jusqu'à présent d'institution qui préparât les jeunes gens aux sciences physiques, à la chimie, à la géologie, à certaines industries de la plus haute importance, comme l'exploitation des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de houille, comme la construction des chemins de fer, les ponts et chaussées, etc., il en fallait une.

Eh bien, voilà ce que MM. les Commissaires d'Ecoles Catholiques, aidés de votre concours, M. le Premier-Ministre, nous nous sommes proposés de faire en bâtissant cette magnifique école et en la mettant sur ce haut pied où vous la voyez aujourd'hui. Nous voudrions, mes chers enfants, qu'ornés de la science et de la vertu chrétienne, vous fussiez en même temps aptes aux grands travaux scientifiques de la société moderne, aptes à tous les emplois du commerce. Nous avons commencé, nous avons déjà obtenu des succès. Mais nous espérons que chaque année ils iront croissants. De qui maintenant en dépend la continuation? Des institutions? C'est vrai, et c'est pour cela que nous nous efforçons de ne vous donner que des professeurs qui par leurs talents comme par leurs bons et vertueux exemples s'acquittent parfaitement de leur noble mission.

Mais ce succès dépend aussi de vous, mes chers enfants. Pour réussir, il faut l'amour du travail, il faut la bonne conduite. Vous les aurez cet amour du travail et cette bonne conduite, n'est-ce pas? Eh bien, alors, vous réussirez infailliblement. Vous deviendrez des chrétiens heureux, autant qu'on peut l'être sur cette pauvre terre; des citoyens utiles à votre pays, et vous lui ferez honneur ainsi qu'à la religion. Vous préluderez à cet avenir en gardant pendant vos vacances une conduite exemplaire. Vous serez fidèles à tous vos devoirs envers Dieu, respectueux envers vos parents, vous fuirez tout ami vicieux, et, tout en vous reposant, vous aimerez, à l'exemple des jeunes gens studieux, à parcourir quelques pages d'un bon livre. Enfin, après vous être reposés pendant d'heureuses vacances, vous reviendrez vous livrer courageusement à l'étude de la vertu et de la science pour devenir un jour, je le répète, des hommes de bien, des hommes utiles au pays, des hommes qui feront l'honneur du Canada."

L'honorable Premier prononça ensuite un discours dont voici la substance:

Heureux jour que celui de la distribution des prix: légitime jouissance des élèves qui voient couronner leurs travaux, leur labeur. Mon temps est passé, ajouta-t-il, mais chose qui vous surprendra tout d'abord, c'est que je viens de recevoir un prix, un prix que toute l'assemblée partage avec moi: c'est la satisfaction, le contentement que me procurent des succès remarquables.

S'adressant à M. le président des commissaires d'école, M. Rousselot, et faisant dans plusieurs cas allusion aux paroles bien senties et profondément chrétiennes du respectable curé de Notre-Dame, il dit: A l'heure qu'il est, dans nul pays au monde un prêtre aurait pu adresser ainsi que vous l'avez fait dans cette occasion, les considérations que nous avons entendues; c'est que nous avons ici un système d'éducation particulières; c'est que nous avons ici un système d'éducation particulier, système que nous estimons supérieur à tous, système cher à notre peuple catholique, système dans lequel l'autorité religieuse a le contrôle sur l'enseignement.

On a attaqué notre système d'éducation; ces attaques ont été repoussées, et de quelque part qu'elles viennent, on luttera et on luttera encore. On ne nous enlèvera point les garanties que la loi nous donne; car ces garanties, messieurs, sont inscrites, gravées dans notre constitution. Nous repousserons quiconque voudra mettre la main sur les libertés qui nous ont été accordées.

J'arrive au fait saillant, messieurs, l'établissement de l'école polytechnique; c'est le nom, messieurs, c'est le nom réel du cours scientifique et industriel, c'est le nom sous lequel je l'ai présenté aux chambres.

Il y avait une lacune à combler dans l'éducation ici; l'en-

seignement spécial du génie, des sciences appliquées, manquait; avions-nous besoin d'un ingénieur pour nos chemins de fer, d'un métallurgiste pour nos hauts-fourneaux, d'un contre-maître ou d'un dessinateur pour nos grandes fabriques et nos ateliers importants, il fallait les chercher à l'étranger. Désormais ces carrières si nombreuses, si utiles, si enviables seront ouvertes à nos canadiens; le pays trouvera des hommes pour exploiter ses richesses.

A cette école de fondation récente, à cette œuvre d'utilité publique, je promets au nom du gouvernement un concours, un soutien constant.

Sous l'habile contrôle de MM. les commissaires une telle école ne peut que grandir et prospérer; dans le cas où elle périrait, ce qu'on peut prévoir, la législature, soyez-en persuadés, messieurs, la législature prendrait de suite ces mesures promptes et efficaces.

Et, messieurs, j'ai assisté il y a quelques jours aux examens du cours de la 1ère année commencée en décembre dernier, disons mieux commencé dans le mois de mars, j'ai été surpris, satisfait, pleinement satisfait; les élèves avaient travaillé considérablement et remporté de brillants succès. Que les professeurs habiles et distingués qui dirigent le cours, que l'estimable M. Archambault, le principal de la maison reçoivent mes sincères compliments.

Encore une fois, messieurs, aide et soutien sera donné à cette école et pour mon compte mon portefeuille tant que je le conserverai ne sera jamais trop large à mon gré pour contenir les faveurs destinées à cette œuvre nationale.

Vous venez de voir une fête chère à tous, la démonstration du 24 juin, je me trompe, ce n'était pas une démonstration, mais une manifestation de la race canadienne-française. Et messieurs, égalons les autres dans notre entreprise; faisons plus, ajouterai-je hardiment, surpassons-les s'il se peut.

Je ne veux pas abuser plus longtemps de vos instants, qu'il me soit permis d'exprimer ma satisfaction à l'excellent M. Archambault, principal, et à ses professeurs pleins de talent et d'abnégation, car, messieurs, il y a abnégation chez le professeur, sa carrière est ingrate, rude et remplie d'un labeur constant.

L'ECOLIER MORALISTE

Chansonnette pour une distribution de prix

Paroles et Musique de E. B. de St. Aubin.

I

Le monde est une vaste école
Où grands et petits écoliers,
Dans une course ardente et folle,
Veulent tous être les premiers.
Mais, dans la classe où j'étudie,
On respecte l'autorité
Que le monde souvent renie
Par sottise et par vanité.

REFRAIN

Prenez ma parole,
Allez à l'école,
Vous en reviendrez
Très-améliorés. } Bis.

II

C'est le siècle de la folie,
Notre siècle, car, tous les jours,
A la mode chacun se plie:
Aussi quels chignons, quels atours!
Un citoyen (que vous importe
Son nom?) me disait, l'autre jour,
Qu'il a fait agrandir sa porte
Pour Madame et... son alemtour.

REFRAIN

Prenez ma parole,
Allez à l'école,
Vous en reviendrez
Très-améliorés. } Bis.

III

Si je vous parlais politique,
Tarif, morale et *cætera*?
(Car je ne crains point la réplique:
Sera désarmé qui rira!)
Donc je recommande une taxe
Sur les rubans, le mauvais ton:
J'ai trouvé ça dans la syntaxe.
Ma foi! la grammaire a du bon!

REFRAIN

Prenez ma parole,
Allez à l'école,
Vous en reviendrez
Très-améliorés. } Bis.

IV

Je suis l'écolier moraliste,
Petit, malin, observateur:
Partout poursuivant à la piste
Le ridicule novateur.
J'avais fait une chansonnette
En quatre-vingt dix-neuf complets:
En voici quatre et je m'arrête.
Applaudissez et je me tais.

REFRAIN

Prenez ma parole,
Allez à l'école,
Vous en reviendrez
Très-améliorés. } Bis.

MON LIS

I

Ce matin, oh! quelle rosée
Sur toi, mon lis, ma blanche fleur!
Quelle tiède pluie amassée
Dans ton calice, dans ton cœur!

II

Tes coroles resplendissantes
Refètent le bel arc-en-ciel,
Et de tes feuilles odorantes
Ruissent des gouttes de miel.

III

Un ange dans sa pure ivresse
A-t-il laissé tomber des cieux,
Comme une brûlante caresse,
Ses doux pleurs sur tes plis soyeux?

IV

Que ta fraîcheur est ravissante!
Oh! crains un soleil trop ardent....
Vite, ô fleur toute étincelante,
Referme ta coupe d'argent.

V

Mais déjà la chaleur brûlante
A bu le céleste élixir,
Et la fleur pâle, languissante,
S'est penchée alors pour mourir.....

VI

Que j'en ai vu de ces fleurs blanches,
Pleines de grâce et de candeur,
S'épanouissant sur leurs branches—
Joyeux sourires de bonheur!

VII

Ames, chefs-d'œuvre d'innocence,
Chaste floraison de l'autel,
Vases purs dont la transparence
Renvoient l'image du ciel!

VIII

Mais hélas! trop vite exposées
Aux feux du plaisir séducteur,
Ces fleurs, sans célestes rosées,
Sont toutes mortes de langueur!....

IX

O fleurs virginales, fanées
Au soir de votre premier jour,
Ames candides, profanées
Quand vous vous ouvriez à l'amour,

X

Votre beauté sitôt flétrie
M'accable d'une âpre douleur;
Je pleure en mon âme attendrie
Votre irréparable malheur!

XI

Et je ne puis plus voir l'nfance
M'apparaître dans sa fraîcheur
Sans que je frémisse d'avance
Sur la perte de sa splendeur....

XII

O blonds chérubins, têtes d'ange,
Reflets de la divinité,
Bientôt la plus impure fange
Souillera tant de pureté.

XIII

Bientôt vous trainerez vos ailes,
Impuissants à prendre l'essor
Vers les régions éternelles,
Où vous conviaient des trônes d'or!

XIV

Alors sur vos lèvres de rose,
Plus de sourires gracieux,
Et sur vos fronts déjà se pose
Le vice aux traits ignominieux.....

XV

Hélas! que de beautés souillées!
Que de riants espoirs déçus!
Que de fraîches fleurs effeuillées!
Que de riches trésors perdus!

XVI

Seigneur, si votre main moissonne
Les germes et les fruits naissants;
Si le crime prend la couronne
Qui pare le front des enfants,

XVII

Où reposer sur cette terre,
Pleine des plus sombres horreurs,
La désolation amère
De nos regards et de nos cœurs?

XVIII

Dieu! sur cette triste vallée,
Gardez donc aux lis éclatants
Et leur blancheur immaculée
Et tous leurs parfums enivrants!

XIX

Dieu! gardez encore à l'enfance
L'éclair rayonnant de ses yeux,
Les charmes de son innocence,
Son sourire qui vient des cieux!

M. J. MARSILH.

Bourbonnais-Grove, 8 Juin, 1874.

* Ce refrain peut être repris en chœur.

BULLETIN TÉLÉGRAPHIQUE

FRANCE

Paris, 7.—L'Assemblée a adopté, aujourd'hui, le projet de loi des élections municipales.

On espérait en vue de rompre la coalition de la Gauche avec les légitimistes que l'interpellation de M. Brun et la proposition de M. de LaRocheffoucaud seraient présentées en même temps. On sait que sur ces questions, la diversité d'opinions des deux partis est très-grande.

L'Assemblée a rejeté la proposition LaRocheffoucaud par une majorité de cent votes.

La Gauche modérée et l'extrême Gauche ont formé une coalition avec douze légitimistes.

M. Raoul Duval a l'intention de proposer, demain, la dissolution de l'Assemblée.

Le juge qui a fait des perquisitions au sujet du comité secret des Bonapartistes, a demandé l'autorisation de poursuivre en justice M. Rouher.

Versailles, 9.—A la séance de l'Assemblée d'aujourd'hui, le message du président McMahon qu'on avait annoncé, hier, a été lu par le général de Cissey. Ce document est à peu près conçu en ces termes :

« Lorsque en vertu de la loi du 20 novembre dernier, vous m'avez confié le pouvoir exécutif pour la période de sept ans, vous avez l'intention de donner au gouvernement cette stabilité que les institutions précaires sont impuissantes à créer.

Le vote de l'Assemblée m'a imposé les devoirs du gouvernement. Je suis responsable devant la France de l'accomplissement de ces devoirs et dans aucun cas, je ne manquerai à ma mission. Ce vote m'a aussi donné un droit dont je ne profiterai que pour le bien commun.

« Votre volonté a rendu mes pouvoirs irrévocables durant un temps fixé. Vous êtes esclaves de votre vote et votre souveraineté y est soumise. J'emploierai les moyens que la loi me donne pour défendre mon pouvoir. Cette manière d'agir est sans doute attendue de ma part par l'Assemblée qui lorsqu'elle m'a placé au pouvoir, voulut créer un pouvoir solide, durable et imposant.

Mais la loi du 20 novembre doit avoir son complément. L'Assemblée ne peut pas méditer la rupture de ses engagements.

Permettez-moi de rappeler à votre esprit le devoir que cet engagement vous impose.

Le pays demande l'organisation des pouvoirs et la solution des questions laissées en suspens. De plus amples délais nuiraient au commerce et à la prospérité du pays. L'Assemblée ne manquera pas de remplir ses obligations.

Je vous en conjure au nom des plus chers intérêts de la patrie, prenez immédiatement en considération les questions qui ne peuvent plus souffrir de retard. L'Assemblée et le Gouvernement doivent marcher de concert et sont responsables.

Je désire remplir mes devoirs, et mon devoir le plus impérieux est de voir à l'établissement d'institutions durables, et de donner le calme et la sécurité au pays. J'ai chargé le ministre de former le comité de la constitution. Ce comité sera chargé de questions constitutionnelles qui se présentent à nous.

Après cette lecture, M. Raoul Duval soutint que l'Assemblée était inapte à former un gouvernement définitif et il proposa sa dissolution, après le vote sur le projet de loi relative à l'organisation militaire. Sa motion a été rejetée par une grande majorité. Elle a été soutenue par la Gauche et les Bonapartistes.

On pense que la motion de M. Casimir Périer a meilleure chance d'être adoptée depuis le message du président.

Le comité des Trente a approuvé le projet de loi concernant le septennat personnel.

Paris, 6.—L'excitation qui a eu lieu à Versailles était immense.

Les légitimistes au nombre de cent ont décidé de voter demain contre le gouvernement pour abus de pouvoirs en décrétant la suppression de l'Union.

La position du ministère est critique.

Il peut bien se faire que la séance de demain finira par la dissolution de la Chambre.

Paris, 8.—La séance de l'Assemblée de cette après-midi s'est ouverte au milieu d'une grande excitation. Les galeries étaient remplies d'une foule de curieux. M. Lucien Brun propose que l'Assemblée regrette la suspension du journal L'Union par le gouvernement, cette motion est rejetée par un vote de 60 pour et 319 contre. La Gauche en général s'étant abstenue de voter.

Alors M. Zaris, du Centre Droit propose que « l'Assemblée ayant décidé de maintenir les pouvoirs conférés à M. MacMahon par le Septennat et se réservant les questions soumises au comité des bills constitutionnels, passe à l'ordre du jour. »

Le général Cissey, ministre de la guerre, et le Vice-Président du Conseil, déclarent que le gouvernement fait de cette motion une motion ministérielle. Alors, la motion étant mise aux voix, est perdue : pour, 331, contre, 368. Cette majorité était composée des membres de la Gauche et des 80 membres de l'Extrême Droite. Alors on a proposé immédiatement l'ordre du jour pur et simple.

Cette motion est adoptée : pour, 339, contre, 338.

On considère que ce dernier vote permettra au ministère de rester au pouvoir, mais la situation politique n'y a rien gagné.

Paris, 8.—Immédiatement après la clôture de la séance, ce soir, il y a eu une assemblée du cabinet. Tous les ministres ont offert leur démission mais le président MacMahon a refusé de l'accepter, et le ministère reste sans aucun changement.

Londres 10.—Une dépêche de Paris au Times dit que la demande d'urgence faite par M. Raoul Duval pour sa motion, requérant la dissolution de l'Assemblée, a obtenu 180 votes.

Londres 10.—Une dépêche spéciale adressée à la Pall Mall Gazette, mande que De Forcade la Roquette, le duc de Padoue et le général Fleury, ont été sommés de comparaître devant le tribunal en même temps que Rouher. La cause de leur arrestation est qu'ils sont alliés aux bonapartistes qui font la propagande en France.

Une autre dépêche adressée au même journal annonce que la France a l'intention de porter de graves accusations contre l'Allemagne devant le Congrès International pour cruauté et violation du droit des gens durant la dernière guerre.

L'Allemagne fera, paraît-il, une preuve à l'encontre.

Paris, 10.—A la séance de l'Assemblée, aujourd'hui, M. Berthaud, républicain modéré, a demandé permission de soumettre la question suivante au général Cissey, vice-président du conseil : le président de la république prétend-il que l'Assemblée n'a pas le droit de déterminer si la loi du 20 novembre est irrévocable ou non, et n'est-il que le président soit responsable à l'Assemblée ?

Sur motion du général Cissey, le débat sur cette interpellation a été remis jusqu'à ce que les projets de loi soient soumis à la discussion.

Il est déclaré officiellement que les citoyens américains pourront entrer en France sans passe-port. Ils n'auront qu'à prouver qu'ils sont américains.

Paris, 10.—Le comité des Trente, chargé des projets de loi constitutionnelle a tenu une séance importante aujourd'hui.

M. Fourtou, ministre de l'Intérieur, a exposé les vues du gouvernement et a fait plusieurs suggestions. Il a déclaré que le gouvernement adopterait un projet de loi qui maintiendrait le titre de président.

Les légitimistes sont irrités du message du président et sont résolus de s'opposer au septennat personnel.

Paris, 11.—Un article publié dans la dernière édition du Figaro, excite le peuple à se révolter contre la décision de l'Assemblée. Cet article a profondément irrité les députés. Une longue discussion s'est engagée au sujet de la suspension du journal.

M. Dupeyre, monarchiste, a annoncé que la publication du Figaro était suspendue pour deux semaines.

M. Brisson de l'extrême gauche a proposé que l'auteur de l'article en question fut traduit à la barre de la Chambre. Il a accusé le gouvernement de partialité.

Le centre gauche croit que le projet de loi de M. Périer aura une majorité de 15 votes.

Paris, 12.—Le comité des Trente a nommé un sous-comité pour préparer les projets de loi relative à l'organisation des pouvoirs exécutifs et à la formation d'un Sénat.

La droite extrême a désavoué les sentiments hostiles qu'on lui prêtait à l'égard du Président. Mais elle condamne le gouvernement pour la manière avec laquelle il a accueilli le manifeste du comte de Chambord.

Le Moniteur déclare que l'ex-président Thiers est opposé à l'organisation des pouvoirs sous la présidence du maréchal MacMahon.

Une dépêche de St. Pétersbourg contredit la nouvelle que le grand duc Nicholas qui a volé les diamants de sa mère, avait été envoyé en exil. L'affaire est encore devant l'empereur.

ANGLETERRE

Londres, 8.—Le Standard de ce matin, discutant le traité de réciprocité projeté entre le Canada et les Etats-Unis, dit que s'il est adopté, il établira un Zollverein dans le Nord de l'Amérique relativement aux principaux articles de commerce, que l'Angleterre sera exclue du marché canadien, que les frontières canadiennes n'existeront plus et qu'enfin l'annexion du Canada aux Etats-Unis ne sera plus qu'une question de temps.

ESPAGNE

Madrid, 6.—Santander est menacé par de fortes bandes carlistes. Les autorités de la ville ont demandé des secours. Il y a plusieurs canonnières républicaines qui défendent l'approche de la ville.

Londres, 6.—Le rapport d'après lequel le général carliste Lazzarga avait péri, est dénué de fondement.

ALLEMAGNE

Londres, 11.—Une dépêche spéciale adressée au Daily News mande que plusieurs révoltes ont eu lieu parmi les paysans du nord de la Prusse. Les changements dans les gouvernements locaux sont la cause de ces révoltes. Les troupes ont été appelées et elles ont livré un véritable combat à la foule ; 3 personnes ont été tuées et plusieurs autres blessées.

A MA SŒUR

Dors, petite sœur, dors.

Dors, tandis que le sommeil n'a pas de songes chagrins pour toi, et que les anges protecteurs chassent loin de ton berceau les spectres et les fantômes qui fatiguent le repos des mortels.

Dors. Lorsque la vie est si douce, le sommeil est si beau ! Tu ne connais pas, toi, petite sœur, la perfidie que voilent parfois la caresse et le sourire d'un amoureux. Tout ton bonheur est dans l'affection de notre père, et dans les tendres embrassements de ta nourrice. Et tu ne voudrais pas croire, toi, n'est-ce pas ? à la fanfaronnade de l'aventurier qui va dans les familles insulter à l'amour paternel.

Dors, petite sœur, dors. Tu ris, ô ma charmante ! O mon ange, tu ris ! Ris-tu à ta sainte mère qui descend de là-haut déposer sa prière au pied de ton berceau, ou aux cieux qui se contemplent dans ton innocence ?

Dors, petite sœur, dors. Le réveil, il est vrai, est agréable à ton âge. Lorsque tes yeux s'ouvrent, ils ne rencontrent que des yeux amis. Tes joies rendent tout le monde joyeux ; et quand tu pleure, l'on pleure avec toi, et cela te console, petite.

Dors, petite sœur, dors. Nos visages sont sereins lorsque tu nous regardes, et que tu nous dis ton langage enfantin. Ah ! notre père oublie alors qu'il est fatigué ; il rit comme un enfant. Et moi, quand je me baisse sur ta couche, et que je colle mes lèvres à tes lèvres, j'aspire avec ton souffle la brise qui soulage mon cœur souffrant et en chasse tous les soucis.

Dors, petite sœur, dors. L'autre jour, ô mon ange, une fillette de seize ans t'a prise dans ses bras. Elle te pressait bien fort, sur son sein. « Petite, dit-elle, tes charmes ne sont pas de ceux que je jalouse, car ils n'appartiennent pas à ce monde. » Et peu après elle ajouta, en soupirant : « Il fut aussi un temps pour moi où je n'aimais pas sans retour. »

Dors, et ris à ta sainte mère qui descend de là-haut déposer sa prière au pied de ton berceau, ou aux cieux qui se contemplent dans ton innocence. Et sois-tu préservée de rire jamais à un regard perfide, ou à l'aventurier qui insulterait à la sagesse paternelle, ou encore d'aimer, comme la fillette de seize ans, et de n'être pas aimée.

Dors et ris sous la garde de Dieu et des anges.

PHILIPPE MASSON.

DE TOUT UN PEU

INSCRIPTION TROUVÉE A ORLEANS-VILLE, (ALGERIE).— Cette curieuse inscription, composée des deux mots *Marinus Sacerdos* peut se lire de diverses manières.

10. En partant de M qui occupe le centre du tableau ;

20. En partant de S qui occupe le milieu des quatre lignes extérieures.

S O D R E C A S A C E R D O S
O D R E C A S S S A C E R D O
D R E C A S S V S S A C E R D
R E C A S S V N V S S A C E R
E C A S S V N I N V S S A C E
C A S S V N I R I N V S S A C
A S S V N I R A R I N V S S A
S S V N I R A M A R I N V S S
A S S V N I R A R I N V S S A
C A S S V N I R I N V S S A C
E C A S S V N I N V S S A C E
R E C A S S V N V S S A C E R
D R E C A S S V S S A C E R D
O D R E C A S S S A C E R D O
S O D R E C A S A C E R D O S

En voici une autre. En 1779, dans des fouilles faites aux environs des carrières de Belleville, près de Paris, on trouva une pierre sur laquelle étaient gravés les caractères suivants :

I C
I L
L E
C H
I E M N
D E
S A N E S.

Aussitôt tous les académiciens de crier à la découverte d'une inscription hiéroglyphique et de se mettre à l'œuvre ; mais, vains efforts ! ils parvinrent seulement à découvrir qu'ils n'en savaient rien. Ce fut un pauvre bedeau, qui, certes, n'était pas de l'académie française, qui trouva l'énigme.

Nous vous le présentons, lecteurs, comme un moyen d'exercer votre sagacité, à vous qui n'avez pas la prétention d'expliquer les hiéroglyphes et surtout celle d'en voir où il n'y en a point ; nous ne doutons pas que vous ne soyez heureux dans votre tentative. Au reste, si vous ne réussissez pas, il n'y a point de honte à partager un pareil échec avec les savants de l'Europe.

CINQ COMPLIMENTS SANS VOYELLES.—Dans les cinq compliments qui vont suivre il y a absence d'une des cinq voyelles.

1ER COMPLIMENT SANS A.

Je ne vois en ce monde qu'une personne qu'il est doux de chérir, et cette personne, c'est vous.

2D COMPLIMENT SANS E.

Soumis à ta loi,
Ton ami vit par toi.

3E COMPLIMENT SANS I.

Vous avez la beauté, les grâces, les talents et les vertus en partage : peut-on s'empêcher de vous adorer ?

4E COMPLIMENT SANS O.

Aimable Marguerite, que ne puis-je te faire partager enfin mes sentiments, aussi durables que sincères !

5E COMPLIMENT SANS U.

De mon Amie
L'on m'a demandé le portrait :
Elle est aimable, elle est jolie,
Et bonne ! On devine à ce trait
Ma belle Amie.

NOS GRAVURES

LA FORGE

Comme naturel, ce tableau est parfait ; pas le moindre détail n'y manque. Il suffit de regarder et d'énumérer ; toute description serait oiseuse.

LA PETITE MARCHANDE DE PIGEONS

Les petites marchandes de pigeons sont pour nous comme les marchandes de fleurs, elles n'existent pas dans notre pays. Aussi n'y a-t-il pas de variété dans la physiologie de nos villes : deux ou trois petites industries, et c'est tout ; pas de costumes particuliers, pas d'habitudes tranchant sur l'uniformité générale.

LE BAGAGE DE CROQUEMITAINE, PAR M. LOBRICHON

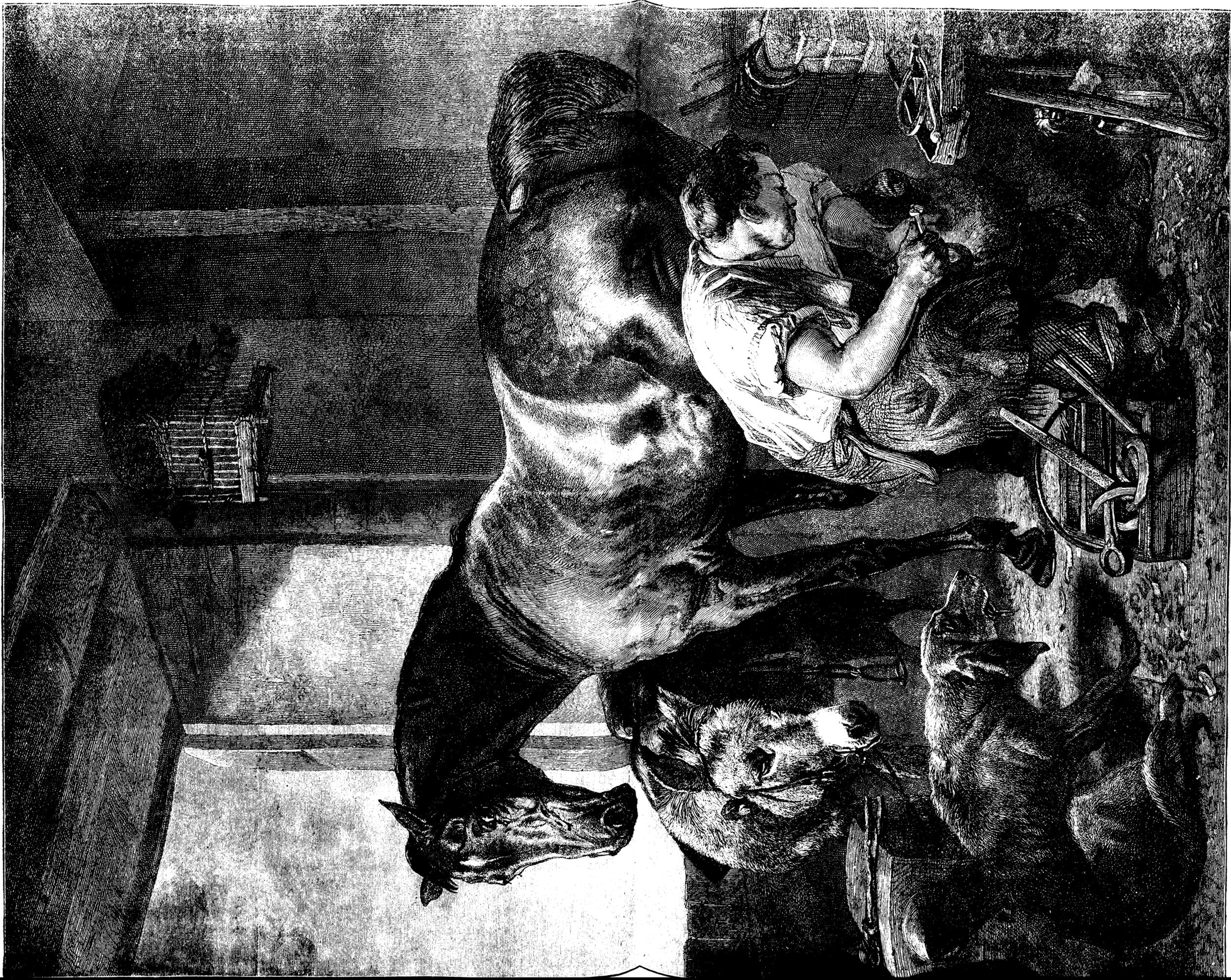
L'idée de ce tableau est drôle et amusante ; elle est rendue avec beaucoup de gaieté ; l'auteur a groupé avec esprit tous ces enfants emportés dans la hotte du farouche Croquemitaine ; en voici un qui s'abandonne à son désespoir, et grimace en crispant sa petite main ; cet autre, celui qui fait face au spectateur, ouvre de grands yeux où la colère se mêle au repentir ; un troisième, plus grand et plus raisonnable, a l'air de vouloir faire de la morale aux autres et tente de les consoler, tandis que le pauvre petit assis par terre à côté de la boîte, semble ignorer encore toute l'étendue du danger qui le menace.

Il n'est pas jusqu'au paquet de verges suspendu à un coin de la boîte qui n'ajoute un nouvel accent de vérité à cet amusant tableau, devant lequel on est toujours sûr de rencontrer tous les papas et les mamans.

Soulagement et guérison complète de la dyspepsie, des maux de tête et d'estomac, par l'Élixir Anti-Dyspeptique du Dr. Beliveau.—Lafond & Cie., Agents, Montréal.



LE BAGAGE DE CROQUETAINE





LA PETITE MARCHANDE DE PIGEONS

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI 16 JUILLET 1874

DECHEANCE DE CLARKE

Le fameux Clarke, procureur-général au Manitoba, a reçu enfin un châtement mérité. Après sa trahison de l'an passé, après ses poursuites contre M. Riel, poursuites dirigées par lui-même en personne jusqu'à Ottawa, on devait s'attendre que l'Assemblée ne tarderait pas à retirer sa confiance au cabinet dont il était le chef. La chose est faite, et bien faite.

Son successeur est le digne, le respectable M. Girard, sénateur, qui, grâce à sa modération et à son honnêteté bien connues, a réussi à former un ministère de coalition et, nous l'espérons, d'apaisement. Il aura pour collègue M. Hay, le chef de l'opposition, comme ministre des Travaux Publics, M. Dubuc comme procureur-général, M. Davis comme trésorier, M. Ogletree comme président du Conseil.

A part ce dernier, dont nous connaissons peu de choses, tous les membres de ce cabinet sont des hommes de talent, jouissant de la confiance des hommes modérés de tous les partis. En faut-il d'autre preuve que le "meeting d'indignation" que le chef des turbulents fanatiques, M. Cornish, s'est empressé de convoquer à Winnipeg en apprenant la formation du nouveau cabinet?

On a été étonné de ne pas voir M. Royal dans ce ministère. Nous sommes sous l'impression que M. Royal s'est effacé volontairement pour faciliter une combinaison. On sait que M. Dubuc est son associé comme avocat.

Une tâche considérable incombe à M. Girard, celle d'établir sérieusement au Manitoba le régime de la responsabilité ministérielle, du gouvernement responsable. C'est par la liberté que les Métis se fortifieront, et M. Girard peut être leur Lafontaine, s'il le veut.

LE CHEMIN DE FER DE LA RIVE NORD

Québec est en émoi, M. Cauchon s'agite, et le projet du chemin de la Rive Nord est de nouveau compromis. Le calme se rétablira sans doute, mais cette entreprise aura passé par toutes les vicissitudes possibles.

M. McGreevy a réussi dans ses négociations en Angleterre, mais son succès est subordonné à certaines modifications des octrois accordés par la province et par la ville de Québec. Les capitalistes ne délieront leurs bourses que le jour où £150,000 sterling auront été dépensés dans l'entreprise. M. McGreevy a dû, par conséquent, faire appel au gouvernement local et à la corporation.

Dans une lettre que les journaux ont publiée, il s'exprime ainsi :

Les directeurs verront que l'objet des capitalistes anglais, avec qui j'ai fait des arrangements, est de se placer dans une position égale en risque, avec le gouvernement et la corporation de Québec, qui, dans leur opinion, devraient assumer une responsabilité proportionnée, sinon plus grande, à celle des anglais qui font des avances, comme garantie de l'importance du chemin, et de leur confiance dans une entreprise, dans laquelle ils doivent avoir un plus grand intérêt.

Je suis, en conséquence, convenu que cent cinquante mille louis sterling seraient dépensés sur le chemin avant qu'aucune avance ne fût demandée aux banquiers anglais.

Auparavant et vers le temps que les proportions ci-dessus seront dépensées, la moitié de la quantité des lisses requises pour le chemin sera importée et déposée sur les lieux.

Les directeurs verront la nécessité d'obtenir le consentement du gouvernement et de la corporation, dans la proportion ci-dessus, sous le plus court délai possible, attendu que j'ai fait tous les arrangements nécessaires pour l'exécution, d'ici à la fin de la présente année, des travaux de maçonnerie et de terrassement du chemin entre cette cité et les Trois-Rivières, et mettre en bonne voie les principales constructions entre cette dernière ville et Montréal.

Le cabinet local a répondu sans hésitation, et M. Oumet a informé le conseil de ville de Québec qu'il avait pris les résolutions suivantes :

10. Que le gouvernement émettra en faveur de la Compagnie du dit Chemin de Fer les *bonds* de la Province pour un tiers de la valeur au comptant de l'ouvrage fait sur le dit Chemin de Fer à mesure que l'ouvrage avancera. L'autre tiers devant être payé avec les *bonds* et certificats de la Corporation de Québec, et les *bonds* dans la dite Compagnie de Chemin de Fer en proportion.

20. Le montant de cette valeur au compte de l'ouvrage sera constaté par le certificat d'un ingénieur de Chemin de Fer qui sera nommé par le Gouvernement.

30. Les avances plus hauts mentionnées seront faites dans la proportion du tiers des \$500,000, pourvu que le Gouvernement continue à être satisfait des progrès de l'ouvrage et sera ensuite continué dans la proportion qui sera alors fixée.

M. Cauchon, de son côté, a fait son possible pour faire rejeter les demandes de M. McGreevy par la corporation. Assemblées publiques, articles de journaux, discours, il a tout mis en jeu. Le comité des Finances de la ville a donné dans ses idées et s'est prononcé contre M. McGreevy.

Le conseil de ville lui-même n'a pas voulu adopter le rapport de ce comité; il a pris un moyen terme, il en a demandé la modification. L'affaire en est là.

M. MACKENZIE A QUEBEC

Le chef du cabinet fédéral vient de faire un voyage à Québec qui a provoqué bien des rumeurs et des suppositions. Le but avoué de cette visite était de s'assurer des avantages que présente la cité de Champlain pour l'établissement d'un collège militaire. Comme le premier ministre a déjà été à Kingston dans le même but, les malins disent qu'il a voulu faire une étude comparée de la force respective des deux citadelles.

Ils ajoutent que Kingston aura certainement la préférence, d'abord parce que Kingston est une ville haut-canadienne, ensuite parce que ce collège, contrôlé par le ministère, serait un moyen sûr de miner l'influence de Sir John A. Macdonald sur ses électeurs fidèles.

On prête ce mot à Sir John: "Je serais enchanté de voir ici pareille institution, et les cadets me trouveront bien aussi beau militaire que Mackenzie."

Les québécois, au dire de *L'Événement*, ont été charmés de leur visiteur. Le fait est qu'ils lui ont accordé la franche hospitalité dont ils ont l'habitude, et M. Mackenzie a dû s'avouer à lui-même que l'hospitalité écossaise n'est ni plus aimable ni plus brillante.

M. Cauchon et M. Thibaudeau ont rivalisé de politesse à son égard. Il n'en fallait pas plus pour faire revivre, dans le public, leur candidature "au siège gubernatorial de la province," comme dit le *Journal de Québec*. Les paris sont de deux contre un en faveur de l'ex-président du Sénat.

N'oublions pas de dire que M. Mackenzie, durant son séjour à Québec, est allé à la messe dans la cathédrale catholique. Était-ce curiosité ou tactique, ou simplement besoin de prier pour Louis Riel?

O. D.

NOUVELLES

On dit que l'Hon. M. Mackenzie a l'intention de retourner prochainement à Québec pour faire une étude plus approfondie des avantages qu'offre cette ville à l'établissement d'un Collège Militaire.

Le *Moniteur Acadien* est entré dans sa huitième année d'existence. Ce journal, fidèle interprète des populations canadiennes, a constamment défendu avec le zèle le plus louable la cause de nos compatriotes du Nouveau-Brunswick, et les grands principes catholiques. Nous offrons à notre confrère nos meilleurs souhaits.

Monsieur le capitaine de Montenach de l'Île aux Cerfs, St. Charles, vient d'être choisi par les habitants de cette paroisse comme commissaire d'école. Les habitants ont donné ce témoignage de leur haute estime pour Monsieur le capitaine de Montenach en se rendant chez lui pour lui présenter sa commission. Il a aussi été question de le mettre sur les rangs à la prochaine élection pour la Chambre Locale.

M. St. Julien a donné sa démission comme Régistrateur du comté d'Ottawa, et M. Washburne, de Hull, a été nommé à sa place.

La succession de M. Dorion, comme député de Napierville, est disputée par MM. Coupal et Gohier. Cette élection se fera au scrutin secret comme toutes les autres, à l'avenir.

Au premier septembre prochain, on mettra en force la loi relative à la distribution gratuite des lettres par la ville. Un uniforme spécial sera donné aux porteurs, comme cela se pratique en Europe.

Vu l'augmentation d'affaires qui se fait sentir tous les jours dans cet important département, on parle de placer dans quelque temps, des succursales du bureau général ou un plus grand nombre de boîtes de réception dans les différentes parties de la ville.

On lit dans le *Courrier d'Outaouais* :

"Je crois devoir annoncer que je me retire du *Courrier d'Outaouais*.

ACHILLE FRÉCHETTE.

7 juillet 1874.

Le *Chronicle* de Québec, annonce que les travaux du chemin de fer du Nord seraient sérieusement commencés. Six cents hommes sont à l'ouvrage d'après ce journal. Le droit de passage est assuré jusqu'à Trois-Rivières. Le contrat a été donné pour la construction des clôtures, les perches sont rendues sur les lieux et la construction des clôtures est commencée. Une quantité de pièces de

charpente sont aussi rendues à destination. Une carrière de pierre a été ouverte à Batiscan et une quantité de pierre préparée pour le pont à être construit à cet endroit; d'autres carrières ont été aussi ouvertes et la pierre préparée pour tous les ouvrages depuis le pont Jacques-Cartier jusqu'à Deschambault. Des travaux s'exécutent entre Québec et la passe Paradis, et entre la rivière Jacques-Cartier et le pont St. Anne.

La fête de la St. Jean-Baptiste a été dignement célébrée par nos compatriotes de Manitoba. De longtemps, dit le *Métis*, nous ne perdrons le souvenir du touchant spectacle que nous a offert la franche et cordiale union de tous les membres de la famille française de cette province.

L'hon. sénateur Girard est le président de l'association. Mgr. Taché a fait le discours de circonstance.

M. Stanislas Drapeau, qui a donné l'idée de la Convention Nationale et de la grande manifestation qui vient d'avoir lieu à Montréal, et qui était l'un des délégués de la Société St. Jean Baptiste d'Ottawa, a eu l'insigne honneur d'être le délégué de quatre sociétés des Etats-Unis: *Northampton, Millbury, Haverhill*, de Massachusetts, et *Woonsocket*, de Rhode Island, en reconnaissance de cette belle pensée, exprimée l'an dernier au banquet de la Société St. Jean-Baptiste, à Ottawa.

On lit dans le *Journal de Québec* :

Le nouveau professeur de Droit Romain, à l'Université Laval, M. Flynn, a prêté serment d'office, à la séance solennelle de la collation des diplômes.

M. le recteur de l'Université, a mis à profit la circonstance pour faire l'éloge du regretté M. Lucien Turcotte, auquel a été appelé à succéder le jeune professeur.

La province de Manitoba paraît être, en ce moment, le lieu de prédilection des cultivateurs, des artisans et ouvriers, qui y émigrent en grand nombre, même de la province d'Ontario. Un journal de l'ouest dit que pendant les premières semaines où l'on a commencé à faire usage de la route Dawson, cet été, environ 700 émigrants d'Ontario sont partis pour Manitoba par cette route. La plupart sont des cultivateurs et des ouvriers accoutumés aux travaux des champs; et c'est précisément la classe d'émigrants la plus demandée dans le Nord-Ouest. Le courant continue et le mois de juin a vu le départ d'un grand nombre d'agriculteurs munis de tous les accessoires pour se mettre à l'œuvre immédiatement.

Le *National* de Toronto annonce, sur ce qu'il dit être de bonnes informations, que l'hon. George Brown, se rendra prochainement en Angleterre pour recevoir des mains de la Reine les honneurs de la chevalerie.

La nouvelle que M. Wm. MacDougall avait été destitué et qu'il avait accepté un emploi à la rédaction du *Standard*, à Londres, est confirmée.

C'est lui qui est l'auteur des articles contre le gouvernement de la Puissance publiés récemment dans ce journal.

Mlle. Lajeunesse *alias* Albani, épouse le fils de M. Gye, directeur du Covent Garden.

On annonce la mort de M. Cunningham, député de Marquette, Manitoba.

Nous regrettons d'apprendre l'incendie de l'établissement de notre excellent confrère le *Moniteur Acadien*. Nos sympathies seront partagées dans toute la province de Québec.

FAITS DIVERS

On écrit de Nashua au *Foyer Canadien* de Worcester, N. H., en date du 3 courant :

"Un fatal accident est arrivé hier avant-midi à un brave Canadien de cette ville, M. François Lesage, employé du chemin de fer de Concord. En voulant relever un baril de bière qui coulait, le baril fit explosion et lança le malheureux à douze pieds de distance. Blessé grièvement, M. Lesage est mort ce matin à une heure. Et à la même heure, sa fille mourait des fièvres à Masson-Village."

Un Américain vient de prendre une action en dommages de \$20,000 contre son voisin qui lui a enlevé sa femme. Le défendeur offre de remettre la femme, mais le mari veut l'argent.

On lit dans le *Métis* du 27 juin :

Mercredi dernier, plusieurs individus entrèrent dans le magasin de M. Foucher, à St. Boniface, et s'y installèrent en maîtres. Ce dernier leur ayant signifié l'ordre de se retirer, Duncan Nolin, qui faisait partie de la bande riposte, dit-on, par des injures et des menaces. Sur ce, M. Foucher alla prier M. A. Lépine et François Marion qui étaient venus lui faire visite et se trouvaient en ce moment dans une salle du second étage, de vouloir bien l'aider à mettre dehors ces curieux personnages. MM. Lépine et Marion descendirent au magasin, et le premier invita tranquillement les intrus à s'absenter. Ils refusèrent encore et M. Lépine ayant voulu s'emparer de Nolin, celui-ci le frappa avec son couteau.

Heureusement que M. Lépine put parer le coup. M. Marion

moins heureux fût atteint au bras par l'arme de Nolin et reçut une blessure assez grave. La police, informée du fait, arrêta Nolin et l'enquête est remise à une huitaine de jours.

La nouvelle organisation du Grand Tronc est terminée en tant que les nominations sont concernées. M. Hickson est nommé président du bureau de direction en Canada, et M. Sargeant, vice-président et gérant du chemin. L'administration du chemin appartient au président en conseil. Celui-ci se compose du vice-président, des chefs des quatre départements des locomotives et chars des ingénieurs, des passagers, du fret.

Ces quatre officiers ont droit délibérant, mais ne votent point. Tous les actes du conseil sont sujet à l'approbation du bureau de Londres.

M. Potter, président du bureau, partira de Londres le 1er août pour venir installer M. Sargeant.

LE MEURTRE DE BROWN.—Enfin nous connaissons l'auteur du terrible assassinat qui avait mis en émoi ces jours derniers, la ville de Winnipeg. Le coupable vient d'avouer lui-même son crime, après avoir hésité longtemps. Comme on le pensait généralement, d'après les indices et les preuves fournies par l'enquête, c'est Joseph Michaud, de l'artillerie, qui a assassiné le malheureux Brown. Lorsqu'il commit cet horrible attentat, Michaud était dominé par le démon de l'ivrognerie : il le déclare du moins. Du reste, nous ne croyons pas qu'il soit possible pour un être humain, de se livrer de sang-froid, à des actes de sauvagerie aussi monstrueux. Il a été prouvé que Mariagi était parfaitement étranger à ce meurtre. Et les deux autres compagnons de Michaud, les nommés F. W. Baker et Léon Bernier ont été également acquittés.

Les aveux de Michaud sont complets, et il déclare avoir mérité la mort, avec un calme plein de résignation. On nous informe qu'il se repent sincèrement de son crime, et se prépare à subir le châtiment terrible que lui infligera la justice.

L'hon. M. Royal et M. Bain étaient chargés de la défense de Bernier et Baker.

PHENOMENE.—Il y a en ce moment une comète qui se promène dans l'espace ; elle a frisé la terre, a failli se brûler au soleil, et effleure les grosses satellites.

Du moment qu'il ne lui prendra pas la fantaisie de se frotter à notre planète, tout sera pour le mieux ; mais gare à nous si elle nous heurtait. Elle nous enverrait promener loin ; nous irions à notre tour nous heurter à tous les corps célestes suspendus dans l'espace, et les gens qui parmi nous veulent toujours prendre la lune avec les dents, pourraient probablement y arriver dans le cataclysme.

Il paraîtrait que cette comète aurait disparu huit jours durant et que tout à coup les astronomes l'ont découverte flirtant avec le soleil. Elle se promène toujours. Il paraît qu'elle serait cause de la température bizarre que nous avons depuis deux mois.

PATERNITE EXUBERANTE.—Nous trouvons dans le *Herald*, de Londres, du 25 juin, le récit suivant :

« Un gentleman demeurant dans le voisinage de Delhi, petit village dans le township de Middleton, comté de Norfolk, est venu à notre bureau ce matin et nous a fait part d'un événement extraordinaire arrivé dans le susdit village, mardi soir, le 23 de juin. Il y a près de 7 ans, un M. Smith prit femme. Jusqu'à mardi, le 23, le domicile conjugal, au grand désespoir des époux, n'avait pas encore retenti des vagissements d'un nouveau-né.

« Cependant ce soir-là, le mari entrevoyait l'espoir de ne pas mourir sans laisser un héritier. Madame Smith, dans la soirée présentait un joli marmot à son mari ; mais le poupon n'était pas seul, il avait un frère qui bientôt fut du nombre des habitants de notre planète. Le père radieux, n'en pouvait croire ses yeux, lorsque l'arrivée d'un troisième héritier le désorienta complètement. Imaginez un peu sa stupéfaction lorsqu'il vit poindre le No. 4 et le No. 5.

« Celui qui nous a raconté le fait avait quitté Delhi à 6 heures du matin et avait laissé la mère et le quintette en parfaite santé.

Nous ne savons pas ce que va en penser la Reine. Elle accorde £3 sterling pour trois jumeaux ; quel cadeau peut-elle offrir pour deux paires, et pour cinq mioches. Nous lui conseillons d'accorder à Mme Smith des armes de noblesse, dans lesquelles figurera une corne d'abondance.

ACCIDENT.—Mercredi soir, le P. Lefebvre, l'un des frères Oblats, se rendant à la station Bonaventure pour prendre le Vermont Central pour Lowell, Mass., se décida à prendre un char urbain sur la Place d'Armes ; le char était trop plein de monde, il appela un charretier qui accourut, un autre cab arrivait aussi à lui tiré à grande vitesse, et le Père Lefebvre en essayant de mettre en lieu de sûreté fut frappé par l'un des cabs et eut le plus petit des os de la jambe droite fracturé. Il a été immédiatement transporté au séminaire où on lui donna tous les soins possibles.

L. R. P. se rétablit rapidement.

CENT DEUX DEGRES A NEW-YORK.—On lit dans le *Courier des Etats-Unis* :

La plume a failli nous tomber des mains quand nous avons constaté, hier, que le thermomètre marquait 102 degrés à l'ombre ! On n'avait pas vu chaleur pareille à New-York depuis cinquante ans, sauf en 1856, année où le thermomètre divagua avec persistance pendant plus de deux mois. Voici les étapes qu'il a parcourues hier :

9 h. du matin, 80 degrés ; midi, 89 degrés ; 1½ h. 97 degrés ; 3½ h. 101½ ; 4 h. 102 degrés.

L'avant-dernière nuit, trois personnes ont succombé à l'insupportable température que le ciel nous envoie. On signale en outre deux cas d'insolation qui menacent d'avoir une issue fatale.

Le 19 juin dernier, François Latsjuk, chef de la tribu montagnaise de Mingan, après une courte maladie, rendait paisiblement son âme à Dieu. Il est regretté de toute la tribu et les nombreux visiteurs de Mingan, qui l'ont tous bien connu, apprendront sa mort avec douleur. Il était d'un caractère jovial, franc, ouvert et d'une grande naïveté qui charmait dans cet enfant de la forêt. Il se plaisait à dire qu'il avait reçu trois princes dans ses Etats.

On se rappelle que c'est lui qui, pressant la main au prince Arthur lui dit : « Toi chef, moi aussi chef, tiens c'est ta mère ça, » en lui montrant la médaille d'honneur qu'il portait à la basque de son habit. Lord Dufferin, avec sa courtoisie ordinaire, pressa la main à ce brave vieillard.

Comme Son Excellence s'avancait vers sa cabane d'écorce, le chef indien se présenta tout radieux et s'adressant au colonel Fletcher : « Toi gouvernement ?—Non à ma gauche.—Ah ! ah ! c'est toi.—Puis serrant la main du gouverneur et le frappant amicalement sur l'épaule : Toi bon garçon, ils disent vient voir la maison de la prière. Comme il n'y a ni chaise, ni banc dans l'église, il courut au poste de la compagnie pour procurer deux sièges à leurs Excellences, qui refusèrent. On raconte à Mingan que Lady Dufferin s'amusa beaucoup de la franche naïveté de ce bon chef.

East-Douglass, Mass.—Nous apprenons avec plaisir la formation d'une société St. Jean-Baptiste au sein de la population canadienne de ce village.

Voici les noms des officiers :

Rév. J. B. Couillard, Aumônier.
Jos. Lemay, prés.
Ubaldo Bellavance, vice-prés.
H. V. Giard, sec.-arch.
Aug. Tousignant, ass.-sec.-arch.
Jérémie Germain, sec.-trés.
O. Berthiaume, ass.-sec.-trés.
Jos. Lebeau, sec.-cor.

Comité de visite.—Jos. Dumas, Edouard Mailhot, D. Tousignant.

Artic, R. I.—Elections de la société St. Jean-Baptiste.

M. F. X. Dufresne, président.
Ls. Dufresne, vice-prés.
Ed. Auger, sec.-arch.
Chs. Breault, sec.-cor.
E. Gobeil, trésorier.
N. Dufresne, coll.-trés.
H. P. Paquin, com.-ord.

Comité d'enquête.—Jos. Paquin et Pierre Paquin.

Les nombreuses guérisons obtenues par le *Diamond Rheumatic Cure* prouvent l'infailibilité de ce remède. Les douleurs rhumatismales qui désolent l'humanité et devant lesquelles la science est demeurée impuissante jusqu'à nos jours, disparaissent comme par enchantement en employant le *Diamond Rheumatic Cure*. Celui qui a découvert ce spécifique mérite beaucoup, puisqu'il est arrivé à un résultat que les hommes les plus expérimentés de l'Ancien et du Nouveau Monde n'ont pu atteindre, malgré les plus actives recherches.

Le *Diamond Rheumatic Cure* est donc appelé à jouer un rôle très-important. Chaque famille ferait bien de se le procurer. Ce remède se trouve chez tous les pharmaciens de la province. Pour plus amples détails, voir l'annonce.

LES RUINES

DE

MON COUVENT

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR

M. LEON BESSY.

(Suite.)

LVII.

—Silence ! enfants, disait-on au dehors ; on entend des plaintes dans cette maison.

—Ecoutez, écoutez !

—Il y a quelqu'un qui criait là-dedans.

—C'est un cochon qui grogne.

—C'est quelque malintentionné ; il y a des malintentionnés dans cette maison ; je suis sûr qu'il y en a.

—Holà eh ! les gens de la maison, s'écria un autre en frappant des coups furieux à la porte, ouvrez sur-le-champ au peuple !

—Ouvrez au peuple !

—Qu'avons-nous besoin d'attendre qu'on nous ouvre ? dit un autre en heurtant violemment à la porte avec la crosse de son fusil. Vous allez voir qu'elle s'ouvrira bien d'elle-même.

—Ouvrez au peuple !

—Trêve de vaines paroles, ajouta un troisième, faisons un assaut en règle.

—Oui, à l'assaut !

—Apportez des échelles.

—A l'assaut !

—Eh ! là-haut, si vous n'ouvrez pas, vous serez tous passés sans pitié au fil de l'épée.

—N'y a-t-il pas ici quelque voisin charitable qui puisse nous procurer une échelle ?

—Répondez donc, voisins !

—Montrez-vous, voisins, et dites-nous bien vite qui demeure dans cette maison.

—Voilà une vieille femme qui tend le nez à sa fenêtre.

—Vive la vieille !

—Laissez parler la vieille.

—Eh ! vieille sorcière du diable, dites-nous qui habite la maison d'à côté.

—Qui cherchez-vous dans cette maison ? demanda d'une voix tremblante une femme âgée.

—Nous faisons la chasse aux mauvaises gens, bonne vieille, répondit une voix du milieu de la foule.

—Il y a ici des gens suspects, ajouta un autre ; dites-nous ce que c'est que ce monde là.

—Vous êtes de vrais loups-garoux, répondit la vieille ; n'entendez-vous pas qu'il n'y a ici qu'un enfant qui pleure ?

—Silence !

—Ecoutez, écoutez ! Elle a raison, la vieille : c'est un enfant qui se lamente.

—C'est un marmot qui appelle son papa.

—Papa, papa ! je veux mon papa ! cria quelqu'un de la foule, en contrefaisant d'une manière burlesque la voix d'Henri.

—Vous feriez mieux de ne pas perdre le temps, et de vous occuper de choses plus utiles, reprit la vieille. Regardez donc là-bas comme ils poursuivent un homme qui en porte un autre sur ses épaules. Ceux-là ne s'amuse pas à faire peur aux enfants. Ils le serrent de près, ils vont le saisir..... Mais non, car il est entré dans le couvent par la porte du jardin. C'est sans doute le fantôme

qui se sera emparé de l'un des vôtres, et qui l'emporte au réfectoire pour le manger tout vivant.

—Oui, oui, c'est le fantôme ! cria quelqu'un de la bande ; le fantôme qui, l'autre jour, a dévoré deux gardes civiques en moins de temps que je n'en mets à le dire.

—Au fantôme ! enfants.

—Au fantôme ! répétèrent toutes les voix ; courons à la poursuite du fantôme !

Et, à l'instant même, nous entendimes cette foule agitée se précipiter vers le couvent avec des vociférations épouvantables, sans plus s'inquiéter ni de notre maison, ni des cris de détresse d'Henri.

—Approchez ces échelles, une à chaque fenêtre, dit celui qui s'était déjà distingué par son incroyable vigueur de poumons. Elles sont trop courtes ; il faut les attacher bout à bout. En attendant, enfoncez ces planches, et quelques-uns d'entre vous entreront par la porte.

—Nous voulons entrer aussi, nous ! s'écrièrent d'une voix perçante quelques femmes de la pire espèce.

—Qui êtes-vous donc, vous qui parlez si haut, et qui courez les rues toutes déguenillées, comme de vrais enfants trouvés ?

—Nous sommes filles de nos mères aussi bien que toi, et nous voulons entrer là où vous entrez vous-mêmes.

—C'est bon, vous entrez, vierges sages ! mais tâchez que ces bravades vous réussissent. Un moment pourtant, et dites-moi d'abord sans détour : Avez-vous le courage, vous, amazones du peuple, aurez-vous, dis-je, le courage d'aller voir face à face et d'affronter l'horrible fantôme qui mange les hommes tout vivants ? demanda d'une voix de tonnerre l'homme aux vigoureux poumons.

—Si nous l'aurons ! répondit une voix plutôt d'hyène que de femme. Ne sommes-nous pas habituées à errer nous-mêmes pendant la nuit comme des fantômes qui disparaissent comme ils sont venus ? Ceux-là ne nous devorent pas ; c'est nous, au contraire, qui les laissons blêmes et décharnés, comme si des sorcières leur avaient sucé le sang.

—Eh bien ! sorcières qui épuiseriez Satan lui-même s'il vous tombait sous la griffe, ignorez-vous qu'il n'entre pas de femmes dans les couvents d'hommes ? demanda du ton le plus solennel l'homme à la voix de tonnerre.

—Le temps des privilèges est passé, répondit la femme, et nous portons maintenant la culotte. Vous autres, n'êtes-vous pas entrés aujourd'hui même dans les couvents de femmes ?

—Elle a raison ! cria quelqu'un du milieu de la foule ; celle-là ne cache pas sa façon de penser.

—Oui, oui, qu'on les laisse entrer !

—C'est bien, mais alors il faut qu'elles donnent la chasse au fantôme comme de vrais levriers, et qu'elles nous l'amènent, vivant ou chair à pâté, dit celui qui, par sa voix formidable, était devenu le chef de la bande.

Alors les flots de cette populace se ruèrent sur le couvent. Nous entendimes craquer les planches de la porte du centre ; bientôt elles tombèrent à grand bruit. Le tumulte de la rue cessa ; mais, en revanche, l'intérieur du cloître retentit de pas précipités, de coups terribles et de clameurs furibondes. Ce séjour, auparavant si paisible et qui inspirait partout le recueillement et la prière, n'offrait plus que l'image du déchainement de toutes les passions et de la licence la plus effrénée. Quand je me souviens de ce jour maudit, ce que j'ai vu et entendu me paraît impossible. J'hésite, je doute ; il me semble que j'étais frappé de vertige, et que ce qui s'est passé sous mes yeux n'était qu'une hallucination ou un rêve.

Non, il n'est pas possible que j'aie rien vu de tout ce que j'ai vu.

Ces hommes étaient d'une race différente de tous ceux que j'avais vus jusque là et de tous ceux que j'ai vus depuis.

Ces furies n'étaient pas des femmes, car nulle part et jamais la femme ne s'est révélée à moi sous un aspect aussi repoussant.

Ces cris ne pouvaient sortir de bouches humaines, car les plus horribles blasphèmes ne sont rien en comparaison des hurlements diaboliques que vomissaient ces harpies.

La femme d'André, profitant du moment où la rue était libre, s'était absentée. Il paraît qu'on était venu la chercher en grande hâte. Elle était partie, en disant qu'elle fermerait la porte de la rue et qu'elle emporterait la clef.

J'ai déjà dit que la cellule du père Joseph se trouvait vis-à-vis la fenêtre de ma chambre. Je ne pouvais en détourner ni mes regards, ni ma pensée. Il y entra et il en sortait à chaque instant des groupes empressés, des flots de cette lie du peuple, qui, dans le sanctuaire des plus pures joies, se livraient à d'odieuses profanations. Là, hommes et femmes dansaient des danses impudiques, chantaient des chansons obscènes, puis se montraient à la fenêtre, en contrefaisant la voix et les prédications des missionnaires ; après quoi ils se répandaient dans les galeries en poussant des cris effroyables.

—Pourquoi font-ils cela, cher maître ? me demanda Henri, un peu remis de la frayeur que lui avaient inspirée les clameurs précédentes.

—Parce qu'ils ne craignent pas Dieu, mon fils, lui répondis-je, ce Dieu qui les a tirés du néant, et contre lequel ils se révoltent.

—Mais pourquoi Dieu ne les punit-il pas, cher maître, puisqu'ils sont si méchants ?

—Ils ne seront que trop punis, mon enfant, par les suites mêmes de leur faute. Ceux que tu vois aujourd'hui si ardents à détruire cette demeure, viendront demander en pleurant à ses muets débris, les hommes du pain pour leurs femmes, et les femmes un asile et des leçons pour leurs fils. Mais les pierres dispersées ne sauraient de sitôt se relever pour former des arcades pareilles à celles qui viennent de s'écrouler ; et, désabusés trop tard, hommes et femmes imploreront, dans un désespoir terrible, le Dieu irrité qu'ils offensent maintenant d'une manière si aveugle.

Henri retourna au balcon.

—Venez donc voir, me dit-il.

—Ne te montre pas, Henri.

—Regardez, regardez.
—N'augmente pas ma douleur, cher enfant.
—Ils ne vont rien laisser debout.
—Les malheureux !
—Voyez, dit Henri, comme ils abattent les cloisons, comme ils arrachent les gonds de la porte, comme ils brisent les fenêtres ! Voyez, voyez ces autres qui montent sur les toits, détachent les tuiles une à une et les emportent sur leurs épaules. S'ils y vont de ce train-là, ils auront bientôt fait de tout détruire. Ils enlèvent jusqu'aux pavés. Regardez donc, cher maître, comme ils sortent silencieux avec leur charge. Maintenant ils ne s'arrêtent plus pour pousser des cris, mais ils s'en vont chacun de leur côté. Je croyais que cela ne leur appartenait pas. Comment les laisse-t-on s'emparer de ce qui ne leur appartient pas ? Ils font tous de même, et ils s'éloignent d'un air très-content. Entendez-vous ces cris furieux qui retentissent dans les galeries ?

LVIII.

En effet, aux bruyants clameurs du dehors et à celle des cellules qui donnaient sur la rue, venait de succéder un bruit sourd, quelquefois interrompu par de grands cris et des vociférations effrénées. Il était facile de voir que la fureur de détruire n'était pas le seul mobile de ceux qui s'étaient répandus dans les corridors du couvent, et qu'un intérêt plus vif les animait.

Le plus grand nombre de ceux qui s'étaient introduits par les fenêtres, ou par la porte du centre, étaient partis, contents de leur butin ; mais, d'après ce que nous avons pu conclure de l'entretien de la voisine avec les insurgés de la rue, d'autres venaient de pénétrer dans le couvent par les grilles et par la porte du jardin. Au dire de la même voisine, la nouvelle bande poursuivait et serrait de près un homme qui en emportait un autre sur ses épaules. Selon la vieille, ce n'était rien moins que le fantôme qui allait engloutir la malheureuse victime dont il s'était emparé.

Le fugitif ainsi que ceux qui le poursuivaient, s'étaient sans doute enfoncé dans ce vaste édifice par une de ses extrémités, tandis que le centre et le côté opposé étaient en proie à la rapacité d'une populace sans frein. En ce moment, la nouvelle troupe était restée seule dans ces immenses cloîtres. Selon toute apparence, ceux qui la composaient venaient de se débâter, car ils s'appelaient les uns les autres avec des cris qui trahissaient l'épouvante plus encore que la fureur. Il semblait que, tous réunis, ils eussent affronté le fantôme, tandis que, séparés, ils redoutaient sa rencontre.

—Par ici, par ici, criait l'un à tue-tête ; je viens de le voir il n'y a qu'un moment.

—Montez cet escalier à droite, reprit un autre.

—Non, il vient de descendre.

—Descendons tous.

—A moi, mes amis ; je l'ai perdu de vue dans ce corridor ; venez sans crainte, il est à nous.

—Alors, pourquoi te sauves-tu ?

Et le bruit qui avait précédemment ébranlé les cloîtres supérieurs, retentit tout à coup dans ceux du bas, et nous entendîmes bientôt les mêmes pas précipités et les mêmes cris furieux.

—A nous ! à nous, crièrent plusieurs voix ; il est déjà fatigué et tout hâletant.

—Que personne ne reste en arrière.

—Fermons les portes derrière nous.

—Maintenant, en avant !

—Mort au fantôme !

—Oui, oui, mort au fantôme ! répétèrent toutes les voix.

—Le voilà qui s'échappe, camarades.

Au même instant, l'un de ceux qui s'acharnaient à la poursuite du spectre, parut à la fenêtre d'une cellule, et cria aux rares spectateurs qui stationnaient encore dans la rue :

—Ne laissez sortir personne.

—Le fantôme s'évade, dit un autre.

—Ayez soin de ne pas laisser sortir le fantôme.

—Et comment le reconnaitrons-nous ? demanda quelqu'un du milieu de la rue.

—C'est un homme qui en porte un autre sur ses épaules, répondit celui qui était à la fenêtre ; barrez-lui le passage avec des pierres, des bâtons, des perches....., avec tout ce qui vous tombera sous la main. Sachez qu'il a déjà dévoré trois hommes.

Personne ne lui répondit : car, après ses dernières paroles, cette partie de la rue resta entièrement déserte.

—Il vient de me glisser entre les mains comme une ombre, cria une voix de l'intérieur.

—Il a disparu à cette place même.

—Je viens de le voir ; fermez ce corridor. Que ceux qui sont restés en haut descendent. Le fantôme n'est pas remonté.

—Malgré la charge qu'il portait, il courait plus vite qu'un daim, et il m'a laissé bien loin en arrière.

—Tous de ce côté ! Par ici, enfants ; ne nous séparons pas, et marchons de concert.

Je ne saurais dire avec quelle anxiété j'écoutais ces cris qui retentissaient dans l'intérieur du couvent. Quel était donc ce nouveau fantôme, objet d'une poursuite si acharnée ? Peut-être quelqu'un de mes frères, qui avait jusque là trouvé un asile dans une partie inconnue du couvent, et qui, tourmenté par la faim, comme je l'avais été moi-même, avait fini par se laisser découvrir. Mais comment le poursuivait-on du dehors ? et comment pouvait-il porter sur ses épaules un de ses frères ou de ses persécuteurs ? Peut-être était-ce un religieux qui avait été reconnu dans la rue, et il n'avait pas trouvé pour le moment d'autre moyen de salut que de se réfugier dans le cloître. Infortuné qui, sans doute, ne connaissait pas, comme moi, les retraites les plus cachées et les plus impénétrables de cette vaste demeure, et qui ne tarderait pas à être victime de l'implacable fureur de ses ennemis. Je faisais intérieurement des vœux pour qu'il se sauvât, et pour que le Ciel lui offrit un refuge inespéré où il se trouverait en sûreté. Je demandais à la sainte Vierge d'opérer un miracle en faveur de ce malheureux. J'au-

rais voulu avoir une voix éclatante et qui ne fût entendu que de lui seul, pour l'encourager et diriger ses pas dans ce séjour profané. "Sauvez-le, ô mon Dieu, m'écriai-je, sauvez-le !"

—Vous désirez donc que le fantôme se sauve ? me dit Henri en me regardant d'un air stupéfait ; n'avez-vous pas entendu qu'il a déjà mangé trois hommes ?

—Cher Henri, lui répondis-je, peux-tu croire que ces suppositions ne soient pas tout à fait erronées ? Quant à moi, mon cœur me dit que ce fugitif n'est pas un fantôme souillé du sang de ses frères, mais un infortuné inondé de son propre sang, criblé de blessures par ceux qui le poursuivent, et cherchant à sauver par la fuite le peu de vie qui lui reste. Ne vois-tu pas, cher enfant, que, ceux qui le poursuivent sont très-nombreux, tandis que lui, il est seul ?

—Vous avez certainement raison ; il est seul, et ils sont, eux, en si grand nombre ! C'est vrai. Le pauvre homme me fait pitié. Ils vont le prendre. Entendez-vous, cher maître ?

Les cris de l'intérieur retentissaient en ce moment plus bruyants que jamais.

—Nous l'avons perdu de vue : vite ! vite ! criaient d'une voix furieuse ceux qui poursuivaient le fantôme.

—C'est par là qu'il faut le chercher.

—Il n'est pas sorti de ce corridor.

—Par ici ! par ici !

—S'il ne nous est pas passé entre les jambes, il doit être là. Il n'y a pas une minute que je l'ai vu.

—Parcourez avec soin tout le cloître gothique.

—Et que personne ne déserte.

—Je l'ai vu entrer par cette porte qui donne dans l'église.

—A l'église ! à l'église !

Les voix s'apaisèrent peu à peu, ou du moins, de l'endroit où nous étions, on n'entendait plus que des bruits sourds et très-éloignés, qui se confondaient dans les airs avec d'autres voix et d'autres bruits qui nous arrivaient de plusieurs points opposés. Henri et moi, nous écoutions saisis de terreur, quand nous entendîmes tout à coup un son mélancolique et plein de tristesse que je reconnus sur le champ. C'était le tintement de la cloche de l'église, qui, pour la troisième fois depuis que j'avais trouvé un refuge dans les catacombes, arrivait à mon oreille, effrayant et lugubre.

On entendit de nouveau les cris confus de la multitude ; mais ils ne portaient plus de l'intérieur du temple ni des cloîtres. Ils retentissaient dans la rue.

La foule épouvantée venait de s'enfuir de l'église.

Les ennemis du fantôme erraient ça et là au dehors. Les uns étaient restés au milieu de la rue, en face de la porte ; d'autres, sur qui la peur avait plus d'empire, prenaient le large avant de s'arrêter et de regarder en arrière. Quelques-uns criaient aux autres de faire volte-face et de marcher de nouveau à la poursuite du fantôme ; mais ceux qui parlaient ainsi, loin de payer d'exemple, couraient à toutes jambes, ni plus ni moins que leurs camarades.

—Je veux bien avoir affaire à des vivants, mais à des fantômes, non, dit l'un des plus prudents.

—Amenez-moi un, deux, trois hommes, reprit un autre, je ne tournerai pas le dos ; mais je ne veux rien avoir à démêler avec des revenants,

—Et qu'est devenu le fantôme ? demanda un troisième aux fuyards.

—Il est monté en un clin d'œil au plus haut du clocher. N'avez-vous pas entendu la cloche ?

—Pendant le moment, camarades, dit l'un des hommes de la bande qui paraissait très-ami du réel et du positif, laissez en paix le fantôme, et allons-nous-en ailleurs, où il ne pourra pas nous inquiéter.

Un cercle se forma aussitôt autour du héros de la multitude qui venait de prononcer ces paroles.

Pendant quelques instants régna un profond silence. Ceux qui approchaient de plus près le héros populaire s'entretenaient à voix basse.

On entendit bientôt de nouvelles clameurs, beaucoup plus fortes et plus bruyantes que les précédentes.

—A la douane ! s'écria le héros.

—A la douane ! répéta son entourage.

—Là il y a du bien à distribuer aux pauvres gens.

—Là nous trouverons en abondance ce qui nous manque à tous.

—De l'ordre, mes amis.

—Qu'il ne soit pas dit qu'il y ait eu du désordre.

—Partage équitable et juste.

—Tout en commun.

—L'un comme l'autre.

—A la douane ! camarades ; là, du moins, les fantômes sont de chair et d'os, et on peut facilement les saisir.

—A la douane ! répétèrent toutes les voix.

Et la rue resta en un moment déserte et silencieuse. Le nouveau fantôme avait sans doute réussi à s'échapper.

LIX.

Quelques heures s'écoulèrent sans que rien vint troubler le calme passager dont nous jouissons depuis les scènes précédentes. Aux portes du couvent étaient restés quelques hommes armés pour garder l'entrée. Henri, inquiet et agité, allait à la fenêtre, entraînait et ressortait, montait à la plateforme, puis redescendait pour me demander pourquoi son père et son parrain, ainsi qu'André et la bonne mère, ne revenaient pas. Je lui disais qu'ils ne pouvaient pas tarder à rentrer ; et alors, sans répondre un seul mot, il recommençait à sortir et à rentrer, à se montrer à la fenêtre pour voir ce qui se passait dans la rue, et à monter et descendre lestement l'escalier.

En réalité, l'absence prolongée de nos gens, partis depuis le matin, commençait à m'inquiéter moi-même. La tempête populaire était loin d'être apaisée ; et si elle avait abandonné certains quartiers, ce n'était que pour se jeter sur d'autres avec une rage d'autant plus furieuse. Henri vint me dire que, de la plate-forme, on apercevait, à l'une des extrémités de la ville, une noire colonne de fumée qui montait jusqu'aux nues. De temps en temps,

une pluie de cendres fines, chassées par le vent, entraînait par la fenêtre. C'étaient sans doute les restes du feu de joie qui avait consumé les archives de la police. Las d'attendre, Henri s'endormit d'un profond sommeil.

Il était à peine nuit quand j'entendis ouvrir et refermer la porte de la rue. On ne parlait pas sur l'escalier, mais j'entendais retentir des pas lourds et mesurés, comme si l'on eût monté un pesant fardeau. On devait y mettre beaucoup de précaution, car les porteurs furent quelques instants avant d'arriver au premier étage, où se trouvaient les meilleures chambres. Il me sembla qu'ils faisaient une halte, et alors je crus reconnaître la voix d'André et celle de sa femme, en même temps qu'ils déposaient quelque chose sur le palier.

—Nous avons enfin réussi à la mettre en sûreté, dit à voix basse la femme d'André, Dieu soit loué ! Je crois que cette chaise sur laquelle nous l'avons placée, est plus pesante qu'elle-même : je t'avoue que je n'en pouvais plus. Vraiment, marcher pendant une demi-heure en portant la moitié de cette charge, évitant mille détours par ici, nous cachant par-là, et faisant mille détours pour ne pas rencontrer tous ces diables déchainés, c'est une chose que je ne voudrais pas recommencer. Je t'assure que, si sœur Marthe ne me l'avait demandé si instamment et de manière à m'arracher les larmes des yeux, je ne me serais pas donné tant de peine. Mais enfin, comme dit le proverbe : Fais ce que dois, advienne que pourra ! Toutes les autres ont cherché un refuge dans leur famille ; mais sœur Marthe m'a dit que celle-ci n'a plus ni père ni mère, ni frères ni sœurs, ni connaissances, et que, si nous ne voulions pas en prendre soin, elle allait rester abandonnée, malade comme elle est depuis le commencement de l'émeute. Dans quelle chambre allons-nous la mettre ?

—Dans celle que nous destinions au père Manuel, répondit André en baissant à dessein la voix : c'est la meilleure que nous ayons, mais nous ne pourrions y loger une plus digne locataire. La charité avant et par-dessus tout, comme nous disait le père Joseph.

—Elle n'a pas encore repris connaissance : c'est un évanouissement qui dure bien longtemps. Je commence à m'inquiéter, André.

—Encore un effort, ma bonne amie, et nous la porterons sur son lit. Le plus difficile est fait.

Ils reprirent alors le fardeau qu'ils avaient déposé un instant auparavant, et se dirigèrent vers une des chambres voisines de la nôtre. Du fond de cette chambre, j'entendis comme le soupir de quelqu'un qui se remet d'une longue défaillance, et un gémissement plaintif.

Bientôt après, André montait dans notre appartement. Il jeta un coup d'œil autour de lui, comme quelqu'un qui désire s'entretenir seul à seul avec un ami ; et voyant qu'Henri dormait paisiblement, il s'approcha de moi, un doigt sur la bouche, et me fit signe de le suivre.

—Pauvre enfant ! dit-il en regardant Henri ; pauvre enfant ! en ce moment, peut-être, il n'a plus de père.

—Il n'a plus de père ? demandai-je à André sans pouvoir me contenir. Il a perdu son père ?

—S'il ne l'a pas perdu, il est du moins bien près de le perdre. Pauvre enfant !

—Eh bien ! vit-il toujours, et puis-je encore lui être utile et m'entretenir avec lui ? Où est-il ? puis-je le voir et lui porter secours, André ?

—Vous avez donc pitié de lui ? me répondit-il ; moi aussi, je le plains ; mais d'ici à demain matin, nous ne pouvons rien tenter pour le sauver. Aujourd'hui nous ne ferions que le perdre, ou avancer sa dernière heure.

—Mais demain, André, demain, peut-être, je n'arriverais pas à temps.

—Impossible auparavant : le premier pas que nous ferions l'exposerait à périr de la mort la plus cruelle.

—Ainsi donc, il vit encore ? Au nom de votre salut éternel, cher André, assurez-moi qu'il vit encore.

—Oui, mais sa blessure est mortelle. Il ne vit plus, père Manuel, que pour avoir le temps de dire adieu à la vie.

—Et où a-t-il été frappé ? Pourquoi ne l'a-t-on pas rapporté ici ? Et le pilote, qu'est-il devenu ?

—C'est au pilote qu'il doit le peu de vie qui lui reste. Je les regardais tous deux hier comme de très-mauvais sujets ; mais je suis convaincu aujourd'hui que ce ne sont que des hommes égarés. Ils ont cherché l'un et l'autre, contre la fureur de la populace, un refuge dans le lieu que vous soupçonneriez le moins, père Manuel : dans votre couvent même.

—Comment ! le peuple les a poursuivis ? eux, André ? eux, ses amis d'hier ? Grand Dieu !

—Quel jour épouvantable, père Manuel ! Ceux qui étaient amis hier sont ennemis aujourd'hui. Le pilote et son compagnon voulaient s'opposer à ceux qui ont réduit en cendres la grande fabrique. L'un a été blessé, et ils ont été forcés de s'enfuir tous deux, poursuivis comme des bêtes fauves. En arrivant près de votre couvent, le pilote s'est aperçu que son compagnon chancelait, parce qu'il avait perdu beaucoup de sang. C'est alors qu'il l'a chargé sur ses épaules, et qu'il a cherché un asile dans la demeure même où il venait de poursuivre d'innocentes victimes.

—Terribles jugements de Dieu ! m'écriai-je en joignant les mains. Ainsi, le pilote était le fantôme que l'on serrait de si près de corridor en corridor, de cloître en cloître, de cellule en cellule ?

—Lui-même, répondit André. Avez-vous entendu sonner la cloche ? C'étaient ces mains qui l'ébranlaient pour sauver l'infortuné, comme j'ai fait pour vous hier. Je m'étais mêlé à ceux qui le poursuivaient ; je les égarai, je les séparai, et je les conduisis jusqu'à l'église, où ils se dispersèrent avec effroi dès qu'ils entendirent les tintements de la cloche. J'ignore où seront restés nos deux hommes ; mais demain matin nous irons les rechercher au milieu des ruines.

—Pourquoi pas cette nuit, André ? pourquoi pas maintenant ?

(A continuer.)

DE TOUT UN PEU

La scène se passe à la gare de l'Ouest. M. X... du centre droit, s'approche de M. Z... du centre gauche, et lui demande la permission d'allumer son cigare... et les deux londrés s'aboutent.

Napoléon III poussait le mépris de l'homme et particulièrement celui de son entourage au-delà des limites du probable. Il s'exprimait à ce sujet au beau milieu de ses collaborateurs avec un sans-gêne plein de malice et de suprême dédain.

—Voilà enfin,—dit M. Ernest Picard à ce spectacle,—Voilà enfin la conjonction des cendres!

Si l'anecdote qu'on me raconte est authentique, il faut que Calino se soit fait troupier. Ayant reçu une lettre de sa connaissance, et ne pouvant la déchiffrer par la raison majeure qu'il ne sait pas lire, il la porte à son sergent pour que celui-ci en révèle le contenu.

Le sergent entonne aussitôt la lecture de sa plus belle voix. C'est à merveille pour commencer. Mais la lettre arrive bientôt à des détails tellement intimes que notre troupier voudrait bien ne plus mettre personne dans sa confiance.

—Vous pouvez continuer de lire à présent.

A l'une des dernières séances de l'Académie de médecine, un monsieur s'est avancé. Le monsieur tenait un chien sous son bras. —Tiens! le charmant toutou!..... —Comment s'appelle-t-il? —Veux-tu du sucre?

—Messieurs, il y a six mois qu'il est mort. Stupéfaction générale. L'animal, en effet, semblait vivre encore. Nulle trace de décomposition.

Or, ce prodige s'obtient par une injection de chloral faite dans les veines. On compte l'appliquer aux gens. Cet embaumement infailible ne coûtera pas plus d'une soixantaine de francs.

Un correspondant de Londres appelle l'attention sur une difficulté "dont il est impossible d'exagérer la gravité" qui s'est élevée entre les gouvernements français et allemand. Il paraît que les autorités militaires françaises ont résolu récemment de fortifier la frontière de l'est, qui est maintenant entièrement ouverte, puisqu'il n'existe pas entre Paris d'une part et Metz et Strasbourg de l'autre une seule forteresse capable d'arrêter vingt-quatre heures une armée envahissante.

Si la chose est vraie, dit le correspondant, c'est une immixtion dans les affaires intérieures de la France qui est aussi injustifiable qu'impolitique. Ces fortifications sont de simples ouvrages défensifs. Leur construction ne peut être considérée comme ayant la signification même la plus lointaine de menace contre l'Allemagne; leur nécessité au point de vue militaire est reconnue même par les écrivains militaires prussiens.

—On a dit souvent, et non sans raison, que les Allemands ne permettront jamais à la France de compléter son organisation militaire.

—Mais, comme le fait observer le correspondant, la construction de trois grandes forteresses pour couvrir Paris, sur une ligne frontière longue d'un peu plus de 150 milles, est une mesure purement défensive; et s'il est vrai que la Prusse s'y oppose, un renouvellement de la guerre est à la merci du moindre incident. Il n'est pas possible que le gouvernement français acquiesce à la prétention de la Prusse de l'empêcher de protéger une ligne de frontière ouverte, et sûrement l'opinion publique en Europe protestera contre un aussi brutal abus de pouvoir. Il n'est pas de clause dans le traité de Francfort qui prohibe la construction de forteresses de frontière par la France, et il faut espérer que si cette préten-

tion exorbitante est maintenue, les grandes puissances interviendront pour protéger la France. Si les Prussiens avaient démantelé Metz et Strasbourg, il pourrait y avoir une ombre de raison dans leurs objections contre la fortification de la frontière française; mais, considérant la grande extension qu'ils ont donnée aux ouvrages de Strasbourg et de Metz, leur injonction est un intolérable abus de la force."

Voici ce que nous lisons dans l'Univers: "On nous assure que l'intrigue nouée entre M. de Bismark et Serrano au sujet de la couronne d'Espagne suit son cours. D'après des informations sérieuses, ce n'est pas un Hohenzollern que l'on voudrait, cette fois, donner pour roi aux Espagnols, c'est le prince Frédéric-Charles. Celui-ci n'est pas catholique. M. de Bismark paraît ne voir là qu'une difficulté de second ordre et qu'il convient d'affronter. Sa victoire serait mieux acquise, étant plus complètement abattue et humiliée. "La gloire militaire et l'incontestable mérite du Prince Frédéric-Charles comme général pourraient, d'ailleurs, aider à l'établissement nouveau. Et puis on dit à Berlin que le prince n'est pas sans porter parfois ombrage au tout-puissant chancelier."

On s'est moins entretenu qu'il n'eût convenu peut-être, du procès intenté par M. Guizot, essayant de contraindre l'Impératrice à reprendre l'argent que l'empire avait avancé à M. Guillaume Guizot. Ce procès [un des incidents les plus caractéristiques de ces temps derniers] menace d'avoir un dénouement inattendu et avant que le jugement définitif soit rendu, M. Guizot, un des grands noms et des derniers grands noms parmi les écrivains français, pourrait bien avoir cessé de vivre. Il était encore à Paris, tort souffrant, il y a quelques jours. La maladie qui l'a atteint, aggravée par l'âge, menaçait de devenir mortelle, on a transporté M. Guizot au Val-Richer. Ses meilleurs amis désespèrent de l'en voir jamais revenir. A la séance de l'Académie française d'hier jeudi, on ne s'entretenait que de cette maladie de l'illustre historien. Vieux et accablé, M. Guizot a été comme réellement frappé au cœur d'un coup de poignard par la révélation publique de cette faveur reçue de l'Empire. Ignorait-il ou soupçonnait-il ce don? Nul n'est en droit de répondre à une question pareille. Ce qui est certain, c'est que M. Guizot a sacrifié la plus grande partie de sa modeste fortune pour effacer ce qu'il regardait comme une tache imprimée à son nom. Mais cette dernière épreuve l'a courbé. Il en a souffert hier, il en meurt aujourd'hui.

Dieu soit loué! Il y a donc encore en France des gens qui peuvent mourir d'une blessure faite à leur honneur.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAISSANCES

A Worcester, Mass., le 27 juin, la dame de M. Ferd. Gagnon, un fils.

A Taftville, Conn., le 18 juin, madame Octave Magnan, une fille. Parrain et marraine: M. et madame André Lavallé.

MARIAGE

A St. Albans, Vt., le 29 juin, par Sa Grandeur Mgr. Rappe, Frédéric Houde, co-propriétaire-rédacteur du Foyer Canadien, à Delle Kate Dougherty.

DECES

En cette ville, le 9 du courant, à l'âge de cinq mois et quatre jours, Marie Alphonsine Yvonne, enfant de Louis Carle, ecr., marchand.

En cette ville, le 3 courant, à l'âge de quatre mois et dix jours, Marie Blanche Alice, enfant de M. Zotique Perrault, teneur de livres.

BOTANIQUE

COURS ELEMENTAIRE

DE

BOTANIQUE

ET

FLORE DU CANADA

A L'USAGE DES MAISONS D'EDUCATION

PAR

L'ABBÉ J. MOYEN,

PROFESSEUR DE SCIENCES NATURELLES, AU COLLEGE DE MONTRÉAL.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix: Cartoné, \$1.20.—Par la poste \$1.30.

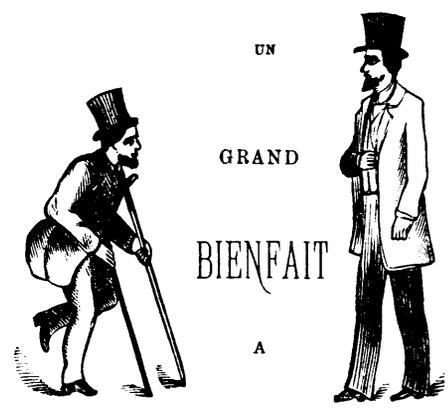
\$12.00 la douzaine—et frais de port.

Le Cours Élémentaire seul, (62 pp. et 31 planches.) Cartoné, 40c.—\$4.00 la douzaine.

Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à G. E. DESBARATS, 4-51-tf411 Montréal.

INFAILLIBILITÉ!



L'HUMANITE SOUFFRANTE.

LA PLUS

Grande découverte du Siècle

pour la première fois importée en Canada.

IL A GUERI DES MILLIERS DE PERSONNES.

DIAMOND RHEUMATIC CURE.

Par son histoire il occupe la position la plus honorable possible que puisse obtenir un remède. Quelques années après qu'il eut été connu seulement des parents, des voisins et de quelques patients du propriétaire qui y recouraient dès qu'ils se sentaient atteints de Rhumatisme, tous les médecins en général le connurent, et grâce à leur approbation et à sa propriété reconnue de remède contre le Rhumatisme, on le réclama si souvent et si vivement que le propriétaire fut obligé d'en augmenter les moyens de confection. La réputation du célèbre remède s'étendit rapidement et bientôt, des demandes, des lettres d'informations, des lettres de remerciements et des certificats très-flatteurs arrivèrent chaque jour au propriétaire de toutes les parties des Etats-Unis; et de cette manière, recommandé par son seul mérite, sans être aidé par les "Artifices du Commerce," sans aucun effort, il s'est élevé à la position enviable qu'il occupe aujourd'hui. Partout où il a été introduit, il a reçu une préférence la plus flatteuse sur tous les remèdes employés pour le traitement des douleurs rhumatismales. Nous sommes réellement reconnaissants et heureux, nous ne disons pas cela parce que notre remède se vend beaucoup et qu'il nous rapporte du profit, mais parce que nous ouvrons un nouveau champ dans la science médicale, et que nous guérissions immédiatement ce que tous les médecins ont regardé, pendant des siècles, comme une chose si difficile même à adoucir. Nous rendons des services jusqu'ici inconnus. Nous adoucissons la souffrance et nous venons en aide au pauvre de Dieu; nous rendons au pauvre journalier l'usage de ses membres malades, et nous lui épargnons infiniment plus que les frais du médecin: nous portons la consolation et la joie dans la demeure de l'affligé, et par conséquent des millions de cœur nous rendront grâce.

Au moyen de ce remède des milliers de gens, de faibles, malades et souffrants qu'ils étaient sont devenus forts, vigoureux et heureux, et les affligés ne peuvent raisonnablement hésiter à en faire l'essai.

Cette médecine est préparée par un médecin soigneux, consciencieux et expérimenté, à la demande expresse d'un grand nombre d'amis dans la profession, dans le commerce et parmi le peuple. Chaque bouteille est garantie contenir toute la force de la médecine dans son plus haut état de pureté et de développement, et est supérieure à toute autre médecine connue jusqu'à présent contre cette terrible maladie.

Ce remède est en vente chez tous les Pharmaciens de la Province. S'il arrive que votre Pharmacien ne l'ait pas parmi ses remèdes, dites-lui de se le procurer de

DEVINS & BOLTON, Porte voisine du Palais de Justice, Rue Notre-Dame. Agents généraux pour la Province de Québec.

ou de NORTHROP & LYMAN, Scott Street, Toronto. Agents pour Ontario.

Prix \$1.00 la bouteille; grandes bouteilles, \$2.00. 5-21-52 f 473.

EVITEZ LES CHARLATANS.

Une victime des indiscretions de la jeunesse, qui causent la débilité nerveuse, le dépérissement prématuré, etc., ayant en vain essayé de tous les remèdes annoncés, a découvert un moyen bien simple de s'en guérir, qu'il enverra gratis à ceux qui souffrent. Addresser, J. H. REEVES, 78, rue Nassau, New-York. 4-40-1 an.

APPRENTIS DEMANDES.

ON a besoin de garçons pour la lithographie. S'adresser à ce bureau.

AU CLERGE.

LE PROTESTANTISME

Jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre.

Par M. l'abbé GUILLAUME, curé de St. André Avellin

Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Ontawa.

500 pages 8vo—impression de luxe—broché... \$1.00 Le même par la poste... \$1.20

S'adresser à G. E. DESBARATS, 4-51-tf-410 Montréal.

REMEDE INFAILLIBLE Contre la Consomption LES AMERS MERVEILLEUX DE P. DEPATI.



JE CERTIFIE que depuis plusieurs années j'étais bien faible. J'avais presque toujours mal dans le dos et l'estomac. J'avais toujours des points de côté; à peine si j'étais capable de marcher pour vaquer à mes occupations. Depuis une quinzaine de jours je prends des Amers de M. Dépati. Je suis parfaitement guéri, je ne me sens plus aucun mal. Je suis bien redevenu de ma santé à M. Dépati. Je recommande bien aux personnes qui souffrent de la même maladie d'aller consulter M. Dépati. LAURENT MILLETTE.

Je, soussigné, certifie que depuis longtemps je me suis trouvé à l'attaque de consomption, voilà à peu près quatre ans, je me suis fait soigner par plusieurs médecins et je n'ai jamais obtenu aucun soulagement. Je n'avais point d'appétit, j'éprouvais toujours de gros mal de tête, presque toujours envie de vomir. Après avoir pris trois ou quatre bouteilles des Amers de M. Dépati, je me suis senti un grand soulagement; après en avoir pris pendant trois ou quatre semaines je me suis trouvé parfaitement guéri. Je recommande bien les Amers de M. Dépati aux personnes qui souffrent de la même maladie que moi.

PIERRE BEAUCHAMP, Rue Hypolite, M. Dépati a en sa possession grand nombre de semblables certificats qu'il sera heureux de communiquer à ceux qui voudraient les voir, mais dont la publication deviendrait trop onéreuse pour ses faibles moyens.

M. Dépati guérit aussi les Rhumatismes, Retention d'Urine, Hémorrhoides, Panaris. EN VENTE AU NO. 512, RUE ONTARIO. 5-24-52 f-481.

A. BELANGER, Marchand de Meubles,



A l'honneur d'annoncer qu'il vient de terminer de grandes améliorations à son établissement et profite de cette occasion pour inviter ses patrons et le public à venir visiter, (quand même ils ne voudraient pas acheter) l'assortiment de meubles des mieux finis et des plus nouveaux goûts, avec une belle collection de petits meubles de fantaisie, trop longue à énumérer. Le tout marqué à des prix qui défient toute compétition.

276, rue Notre-Dame, Montréal. Montréal, 24 avril 1874. 5-18-12 f-471

BIBLIOGRAPHIE.

LIVRE D'ACTUALITE.

ST. JEAN-BAPTISTE, L'EVANGILE ET LE CANADA. SOUVENIR DE LA FETE NATIONALE DU 24 JUIN 1874.

PAR

PAUL DE MALLJAY. GRANDE EDITION DE LUXE. 200 PAGES D'IMPRESSION

SE VEND CHEZ TOUS LES LIBRAIRES. PRIX 50 CENTS 5-26-4f-483

POUDRE ALLEMANDE, SUBNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VENDUE CHEZ TOUS LES EPICIERIS RESPECTABLES. 4-38-52.

S. D. LEDOUX,

MANUFACTURE DE Faucheuses et Moissonneuses

183, RUE MURRAY, MONTREAL.

M. LEDOUX a toujours un grand assortiment de FAUCHEUSES et de MOISSONNEUSES qui font la Javelle seules sans aucun secours. Les "BUCKEYE" qu'il a confectionnées cette année sont d'un genre nouveau et sans égales dans le pays. Il garantit tous ses ouvrages et est certain de donner entière satisfaction.—Il continue toujours sa manufacture de VOITURES de toutes espèces.

LE TOUT A DES PRIX TRES-REDUITS ET DES CONDITIONS LIBERALES. 5-24-8f-480.

Imprimé et publié par La Compagnie de Lithographie et de Publication de G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 819 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.